

Le soleil bascule

« Du café chaud, oui, car Dieu vomit les tièdes »

Orange clair à bleu foncé. Teintes de brun sur du coton gris. Les doigts de cretonne glissent sur la glace. Bang bang. Le corps penché sur l'accoudoir. Bang bang. La vieille dame à côté de moi. Les stries de l'herbe sur les plis du verre. Le noir du corbeau au vent. Je tinte dans le soir, un bruit sourd qui s'éloigne. Je garde la chaleur, derniers traits de lumière. Bang bang. Ça crie sous mes pieds. Ralenti. La pellicule se fige dans un bac d'acier. Une araignée énorme au ventre vitreux, l'éclat des échos, le tic tac de l'horloge, le jeu de jambes des contrôleurs, l'heure de sortir ? Le venin qui mord le torse, d'un coup sec, le freinage comme des cailloux qu'on écrase. Roue libre avant la butée finale. Le bruit d'un pneu qu'on crève, généralisé. J'aspire à descendre. 20 : 04. Terminus. Tout le monde descend.

Sous l'abribus devant la gare il y a un plan de la ville. Quel hôtel déjà ? Place F. Sicard se souvient-elle. Mona traverse la rue. La lumière crue des sex-shops l'étourdit. Sur la place, il y a une fontaine, sorte de verrière, une chaloupe translucide et renversée. Sur les austères bancs de pierre traînent quelques égarés, des clochards, des chiens. Mona sert son sac de voyage. En face d'elle un grand bâtiment de verre attire son œil, elle presse le pas. Encore une rue à traverser. Un boulevard. Beaucoup de circulation à ces premières heures de la nuit. Un jardin public, à gauche, et une rue pavée, à droite.

Rue Bernard Palissy. Frêle et féline elle se faufile le long des maisons. C'est la première fois qu'elle vient à Tours. Elle n'a pas eu le temps de se renseigner, de prendre un plan. Avant de partir, elle a simplement cherché un hôtel dans l'annuaire. Place François Sicard, près du musée des Beaux-arts et de la cathédrale annonçait le descriptif. De toute façon elle n'avait pas trop réfléchi. L'urgence guidait ses doigts sur le papier jaune. A la gare, quand on lui avait demandé où elle voulait partir, elle avait eu un moment d'hésitation. Elle voulait partir loin mais ses pas la retenaient encore à Saumur. Elle avait opté pour Tours. La brièveté du nom était tombée de ses lèvres, à peine audible, sans raison. Tours avait-elle répété, faussement convaincue. L'employé semblait la défigurer de ses yeux bleus et quand il lui tendit son billet elle ne put réprimer un petit tremblement. Le billet lui échappa des mains, elle s'excusa et l'engouffra dans sa poche.

La petite rue débouche sur une place carrée avec au centre un jardin boisé de grands arbres. Elle tourne à droite, le visage blême et l'œil fébrile, pourquoi une telle excitation ? Il est 20h30 à sa montre-bracelet. Le musée des Beaux-arts. Toujours pas d'hôtel. Enfin, si. Il faut traverser de nouveau. Mona s'arrête et dépose son bagage devant la plaquette indiquant « HOTEL ». La chaude lumière qui passe à travers les fenêtres du rez-de-chaussée, les lourdes tapisseries, le mobilier cossu qu'elle entrevoit, lui semblent venir d'un autre monde. Comme si tout d'un coup ses nouvelles chaussures la serraient fortement.

Un filet de mousse perle aux commissures de ses lèvres. Elle l'essuie du revers de son mouchoir. La salle de réception est vide. Mona sait qu'on l'observe. Elle avance vers le comptoir sur lequel est posé un vieux registre. Au mur, les prix des chambres, des repas. Sur l'écran de l'ordinateur, l'écran de veille indique l'heure : 20 :38. De ses yeux ronds elle inspecte la pièce. Un petit salon, un canapé de velours, trois fauteuils club en cuir marron, une table basse en verre avec des montants en cuivre. Sur la table, des journaux, étrangers, un cendrier vide, un vase avec de mauvaises fausses fleurs et une pile de prospectus. Les murs sont nus. La pièce est éclairée par deux paires de luminaires doubles dont l'un est à moitié éteint.

Son regard tombe à nouveau sur le comptoir où est apparue une forte femme, très parfumée, avec de petits yeux. Elle semble avoir tout son temps. Mona lui demande une

chambre. La matrone lui indique sur une feuille cartonnée les chambres libres. Il y en a trois. Elle choisit la moins chère. Pour combien de temps ? Trois, quatre jours. L'énorme dame se lève, lui tend la clef et lui fait un large sourire. Les carreaux blancs contrastent avec le satin rouge. Il faut payer d'avance. Mona sort son porte-monnaie. Par précaution, elle tourne le dos à la tenancière et en extrait l'argent. Le bruit des criquets dans un sac de cuir. De nouveau cette large fente sur cette molle face violemment colorée.

Le flot des marches, l'écume du seuil, s'écrasent contre la porte de Mona. Le soleil bascule.

Il est encore tôt pour se lever et le rare jour s'invite tout juste sur le bord du lit. La chambre est simple. Lit-double cependant. Fenêtre sur cour, un lavabo à deux becs, d'un autre siècle, une ampoule pend au plafond. De la moquette au sol et aux murs, beige et rouge. Un petit placard, dans le mur, où Mona s'est empressée hier soir de ranger ses affaires. Comme il ferme à clef, Mona y a placé une partie de son argent.

Elle se lève et va ouvrir les rideaux. Il n'y a personne dans la cour, les autres fenêtres semblent encore endormies. Sur la porte on a fixé un petit panneau avec le règlement de l'hôtel. On y a rajouté des indications pratiques concernant la salle de toilette commune aux quatre chambres de l'étage. En gras il est écrit : « INTERDICTION DE SE DOUCHER A PLUSIEURS ». Mona sourit. Elle ouvre la double-fenêtre, prend quelques affaires et se précipite au dehors. Sa toilette faite, elle rentre dans sa chambre. L'air glacé semble immédiatement la parfumer à l'ancienne.

Mona sort de l'hôtel. Il fait jour. Le pâle soleil de l'hiver bruisse encore dans les arbres du jardin. Elle s'engage dans une rue parsemée de petites boutiques, antiquaires, bouquinistes, galeries d'art. Toutes fermées. Elle finit par trouver un petit magasin, y achète un paquet de biscuits. Assise sur un banc, elle se souvient lentement de l'avenue Carnot qu'elle a quittée hier après-midi. Pas question d'y retourner. D'y revoir les fades façades de campagne. De retourner la terre comme les souvenirs. La rue est soudainement pleine d'asticots. Mona le sait et ne veut pas y penser. Elle ferme les yeux. Pourtant l'air frais de la ville ne parvient pas à calmer les plis de son visage.

« Fini ! Fini les mots doux qu'on trouve entre les pages, fini les confessions, les mémoires, les rêveries qui t'ont engrossée, petite gourde ! En fumée, en fumée ces niaiseries, ces cochonneries ! Ah ! Tu vois ce que j'en fais ! » Il avait dit cela en jetant sa bibliothèque au feu. « A genoux fille indigne, mauvais génie ». Entre ses larmes elle voyait les tranches plier sous l'effet de la chaleur, les couvertures roussies et les pages tomber en cendres. Son père riait. La haine ne régissait pas seulement ses gestes mais son sang. Il s'approcha de Mona et la saisit violemment par les cheveux :

- Tes cahiers ! Où sont tes cahiers ? Tous tes cahiers, les lettres, les billets, donne-moi tout ! il ne doit rien rester, tu comprends ? Nom de Dieu, donnes-les moi ! » Mona n'avait rien dit, elle ne sentait plus la douleur des coups. A peine un bruit sourd, lointain et intérieur, déjà enfoui sous d'autres souvenirs.

Quand son père avait découvert sa liaison avec Eric il était devenu fou. Il ne pouvait admettre que sa fille, pour qui il avait tout sacrifié, se mît à le trahir de cette façon. Alors, sachant qu'ils se rejoignaient chez Marcelline, il attendit les deux amants dans la nuit et pris d'une folle rage, il menaça Eric de son fusil de chasse. Irréel ? Avait-il vraiment tiré ? Mona ne se souvenait que de ces yeux. Deux diamants bleus de braise pour son père et un œil, unique et faible, celui d'Eric. Car il gisait au sol, visage contre terre. « Rentre à la maison » avait-il crié. Quand elle s'était penchée sur Eric elle avait nettement senti les plombs lui

passer au-dessus de la tête. Elle s'approcha donc de son père, dans l'attente des coups. Elle se souvenait de ce que prenait sa mère, des marques de bague au visage, du sang au coin des lèvres. Elle savait aussi qu'il ne lui pardonnerait jamais d'avoir échappé à son destin, la promesse, le mariage... Tout cela elle le savait. Son père hurlait. Il lui avait défendu de sortir, de voir des étrangers, il lui crachait à la figure toutes les insultes qu'il connaissait. Et tous les soins qu'il lui donnait ? Et l'avenir qu'il lui assurait ? Il ne la cognait déjà plus mais Mona se sentait tituber entre de si gros bras. De temps à autre, pour reprendre son souffle avant une autre invective, il la jetait contre un buisson ou un arbre. Désormais il s'acharnait contre ma mère, cette roulure dont j'étais née, cette panse à merde et à vices. Il éructait. Déjà il ne hurlait plus, Mona l'entendait geindre. Il la tenait à la gorge et, les yeux rougis par des pleurs que Mona n'avait pas vu couler, il se mit à lui rabâcher ses théories sur l'isolement, son rôle de rédempteur, la bonté du seigneur, l'annonce du futur. Ingrate ! Il voulait la sauver, la protéger, la conserver. L'écartier du monde, tromper l'hérédité. Il avait la voix d'un pasteur hérétique, en transe, le souffle rauque du démon. Il se justifiait. S'il avait toujours refusé qu'elle aille à l'école c'était pour éviter que les forces du vice ne pénètrent dans son corps, ne lui mordent la moelle. Il lui avait tout appris, dans l'austérité de la vertu. Elle n'avait manqué de rien. De rien. Il la traînait par les cheveux et l'injurait. Sa grosse voix résonnait dans la vallée : « Chienne ! Tu es bien comme ta salope de mère ! Fille impure, souillée par les bêtes ! Et cette vie que je t'assurais ? hein ? Tu m'entends, ordure ? ! Tu y as pensé à ton pauvre père ? Et à Monsieur, hein, tu y as pensé peut-être ? Mais non, tu t'en fous, tu ne penses qu'à toi, hein, raclure ! Tout ce mal que je me suis donné pour t'éduquer, te présenter à cet homme, qu'il te trouve désirable... Il t'aime Mona, il me l'a dit encore hier en voulant presser votre mariage. Qu'as-tu fait ! qu'as-tu fait ! Il est riche, cultivé et toi, toi, démone, perverse ! Te voilà vautrée dans les bras de cet avorton, ce moins que rien, ce microbe, ce parasite qui t'a volé ton auréole ! Fille sans valeur, tu ne mérites rien, pas même de vivre avec les cochons ! Je lui ferais manger ses reins à ton profanateur, qu'il paye pour ta malédiction. Il a voulu de ton sang et bien, je lui en donnerai ! ... Oh mon ange... » Il s'agenouilla subitement, priant Dieu de ses mains moites, il priait Dieu de lui pardonner sa colère, d'épargner ma virginité, de lui garantir sa destinée, de guider ses mains.

L'accalmie liturgique ne dura guère. Dans la pénombre Mona voyait ses yeux qui brûlaient. Ses mains devenaient plus lâches. Il s'en prit encore à sa mère « quand cette chienne a voulu te revoir, alors, alors, il a bien fallu que je l'assomme, que je la sème... Il trébuchait sur sa langue, de plus en plus écumeuse. Mona ne bougeait pas, elle attendait qu'il eût fini, comme toujours. Mais son père n'était pas dupe, il ne confondait pas la résignation et l'effronterie. Il la poussa légèrement en arrière et de sa main puissante lui administra une gifle retentissante. Tous les deux se tournèrent vers le corps d'Eric. Il s'était enfui. Mona sourit, face contre terre. Son père tournait en rond, les sens à l'affût. Il grogna à Mona de se relever. Il la tenait par le poignet et l'entraîna dans sa voiture.

A la maison, pris d'une fureur plus grande encore, il l'entraîna rudement jusqu'à sa chambre. Mona tremblait de froid, les bras nus, son vêtement déchiré laissait voir la pointe de ses seins. Il ne la frappait plus, enfin, Mona n'en était plus très sûre. Elle avait l'impression que son corps ne faisait que frôler les murs, le sol, le corps de son père. Il vida sa chambre en clin d'œil. Mais rien n'excitait son regard. Il traita Mona de dissimulatrice. Il cherchait sans doutes des lettres, des photographies, des numéros ou des adresses. Il ne trouva rien. Il était furieux de ne pas en savoir plus sur ce jeune homme. Il éventra chacun de ses tiroirs, déchira les draps du lit. Enfin il prit un grand sac et y fourra tous les livres de Mona. Il avait tout jeté dehors, mis le feu.

Mona ne bougeait toujours pas. Il voulait qu'elle lui donnât des lettres. Des lettres de sa mère que Mona aurait gardées, malgré les menaces paternelles. Il feignait de croire en leur connivence. Un complot. Sa mère, toujours elle. « C'est elle hein, la poissarde, qui t'a jetée

dans la boue, c'est elle, hein, dis-le moi ! » Il la gifla de nouveau. Il comprit que c'était inutile. Mona ne desserra pas ses lèvres, malgré le sang qui lui venait des gencives. Il l'enferma dans sa chambre. Dans la nuit, les pâles lueurs du bûcher formaient de grandes ombres au plafond. Maintenant qu'Eric avait fui, elle savait qu'elle aussi trouverait la force de partir, de s'arracher à l'envie soudaine qu'elle avait eue de se tuer. D'ailleurs elle y avait déjà pensé. Elle n'épouserait pas cet homme.

C.

Appuyée contre un banc de la rue Nationale, la tête de Mona paraît sereine, bien qu'un léger voile d'ombre continue d'errer à la surface de ses yeux. Elle reste longtemps ainsi, jusqu'à ce que la brume se dissipe, précipitée dans les eaux de la Loire qui coule en contrebas.

Mona redescend la rue commerçante qui s'éveille peu à peu. Ces mannequins bien vêtus, ces pyramides soignées de souliers vernis, ces affichages vifs et animés. Rien ne l'attire. Des bus passent en toussotant. Vides. Pleins. Elle se décide à prendre une petite rue à droite. Une fourche. A droite, un café, gardien du carrefour. Un café. Noir. Et le journal. Merci. Mona ne sait pas combien de temps elle va rester ici. Lancera-t-il des recherches ? Avant de partir, elle avait ressorti de chez Marcelline l'essentiel de ses économies. Il n'est pas question de se servir de son compte bancaire.

La veille de son départ, le lendemain de la scène paternelle, elle était retournée chez Marcelline, décidée à se venger mais indécise sur les moyens. La vieille femme n'était jamais là et avait eu la complaisance de laisser les clefs aux deux amants. C'était une ancienne maquerelle, Marcelline, et dans le village, ceux qui ne le savaient pas de leur propre expérience ne pouvait l'ignorer. Elle s'était prise d'affection pour Mona et Eric et leur avait proposé de se retrouver chez elle, au sous-sol. Marcelline était une habituée de ce genre de rendez-vous. On pouvait compter sur son savoir-faire et sa discrétion. Dans le passé, elle avait déjà « protégé » l'amour de nombreux jeunes gens du village. Pendant la guerre on racontait que son sous-sol avait abrité plus d'hommes et de femmes traqués qu'elle n'avait eu de clients dans sa vie. Mais son rôle était resté secret, et compte tenu de ses activités parallèles, elle n'avait pas été décorée pour ses faits de résistance. On supposait simplement que les autorités – par ailleurs habituées à ses services – avaient été arrangeantes vis-à-vis de son commerce.

Marcelline était très belle. Du moins l'avait-elle été avec éclat si l'on jetait un œil, furtif et impudique, aux photos épinglées dans le salon. Le sous-sol était sobre, une pièce avec salle d'eau comprenant un lit, une armoire et surtout deux entrées, avec deux clefs différentes. Mona avait tout de suite compris que la chambre d'amour de Marcelline était son unique voie de sortie. Dès lors, elle avait eu soin d'aménager dans le bas de l'armoire une sorte de cache où elle dissimulait le nécessaire à sa fugue, le jour où elle deviendrait nécessaire. Car son père voulait absolument ce mariage, entre elle et Charles Duzelle, le riche et distingué moustachu qui lui faisait la cour. Elle savait qu'ils ne tarderaient plus, désormais. C'est pourquoi Mona y avait déposé de l'argent, et ses cahiers. La veille de son départ elle était venue tout rechercher, et pour la dernière fois s'était endormie dans la chambre. Elle avait écrit deux lettres. L'une à Marcelline, pleine d'affection et de reconnaissance. Elle lui rendait les clefs avec le pendentif en forme de cœur qu'elle y avait malicieusement ajouté. L'autre était pour Eric.

« Mon cher Eric,

J'espère qu'enfin tu seras venu me dire au revoir, au moins fictivement, dans cette pièce où nous nous sommes tant aimés. Les fantômes de nos baisers résonnent encore dans la chambre et je crains la nuit à venir, la dernière où je respirerai le peu de chaleur que tu as laissé hier dans les draps.

Je m'en vais.

J'aurais aimé panser tes plaies, baiser ta chair meurtrie si je n'avais craint ton regard, de honte, de ressentiment, d'amour, de haine, je ne sais. Je te souhaite de te rétablir vite et de m'oublier. Non, ne cherche pas à me revoir, je suis déjà loin. Au moment où la masse immonde de mon père est apparue devant nous, je me suis soudainement sentie emportée au loin, flottant dans les airs. Je veux que tu saches combien mon amour a été sincère et le souvenir de cette époque attendrit ma plume. Ne me cherche pas. Je suis partie, tu n'es plus là, plus personne n'est là pour la petite Mona. Un jour peut-être auras-tu de mes nouvelles mais que cet espoir, si c'en est un, n'attise rien qui puisse s'apparenter à de l'amour. Si je n'étais pas lâche je te briserais le cœur. J'en suis incapable. Pas les mots qui mordent assez ce soir. Pour prononcer l'impossible. L'insincérité ne me sied pas et sans doute t'aimé-je encore trop pour te dégoûter de moi. Rétablis-toi, porte plainte mais ne dénonce pas son manège, ses « affaires », il est encore trop tôt pour qu'il en paye les coups. C'est tout ce que je peux te demander. Encore n'est-ce pas de la vengeance de ma part, mais un regain d'amour.

Cette nuit est la dernière que je passe dans tes bras, j'aimerais qu'il en soit de même pour toi. Pour ce soir encore, pour ces quelques heures, je t'aime et je t'adore.

Ne me cherche pas.

Ta petite Mona qui ne t'oublie pas. »

Le filet clair du café noir qu'on lui apporte la réveille de sa torpeur. Mona saisit le journal et cherche les petites annonces. Elle note sur un bout de papier deux, trois annonces de gardes d'enfants et puis une autre plus surprenante :

Part. cherche jeune écrivain
H/F de talent. Rémunération
intéressante. Sur Tours. 02
47 05 65 90

L'après-midi encore brumeux, Mona le passe à arpenter le reste de la ville. Elle a téléphoné pour l'annonce et on lui a dit de se présenter au 55 rue George Sand dans deux jours. Deux jours donc à user ses semelles contre le bitume tourangeau. Mona prend quelques repères, la place Plumereau, l'Université, la Bibliothèque Municipale, la Loire bien sûr.

Quand elle rentre à l'hôtel, la grosse tenancière l'alpague du regard. Constatant l'échec de cette connexion de visu, elle lui agrippe le coude. Elle lui demande si elle accepte de prendre un verre dans le petit salon. Mona accepte, surprise de cette opportune convivialité.

Le petit salon se trouve derrière le comptoir. On y entre par une petite porte capitonnée de cuir mais ajourée d'une demi-rosace de verre rose. Curieux contraste. Le petit salon est conforme à son appellation : exigu, bas de plafond, un peu sombre. La lumière de la cour intérieure, filtrée par les rideaux de velours, caresse le divan et les deux fauteuils lui faisant face. Une petite table, avec un plateau en verre.

- Une crème de Cassis ?

Les verres remplis, les deux femmes, qui s'opposent autant par leur volume que par leur mise, portent à leurs lèvres le sirupeux liquide alcoolisé.

- Pardonnez cette manie mais je suis toujours un peu curieuse de connaître mes jeunes pensionnaires. C'est un peu indiscret ; j'le sais bien mais (elle prononçait ce mot avec emphase, comme s'il était un pivot remarquable de son élocution) à mon âge voyez-vous on aime bien savoir à qui on s'adresse. J'veux dire que c'est plus commode pour le service, de s'habituer au genre du client.

- Et bien...

- Non, non, ne vous inquiétez donc pas, j'suis pas d'la police et j'veux pas vous embarrasser. J'suis pas là pour vous empêcher d'tourner en rond, mais faut que les choses soient bien claires. J'ai vu beaucoup d'étudiantes séjourner dans mon établissement et elles ont toutes été contentes de mes services. Vous êtes bien étudiante ?
- Non, enfin... pas pour cette année. Je cherche du travail.
- Ah oui... (ici elle marque une pause, les lèvres humides de cassis) et vous savez faire quoi ? Parce que depuis que j'suis dans l'hôtellerie, j'en ai trouvé moi des jobs pour les étudiants et les futures étudiantes.
- C'est gentil mais j'ai déjà répondu à une annonce et puis on m'a demandé pour des gardes d'enfants. (ce dernier détail, un mensonge en somme, Mona le sent passer entre ses lèvres sans parvenir à le moduler autrement que comme un mensonge).

La conversation roule sur Tours et les tourangeaux, leurs habitudes, leurs conduites, leurs mœurs. Enfin, Simone Bardin (c'est son nom) lui sert la main.

- Si vous avez besoin d'aide, vous savez où me trouver – lui dit-elle avec un sourire.

Le soir se glisse en robe de velours et s'invite à danser dans les chambres du palier. Mona perçoit en montant les marches les rais lumineux qui passent sous les portes. Leur gloire brune ou rousse à peine perturbée par les sombres silhouettes qui se frôlent à l'intérieur. Le palier à hauteur des yeux et les yeux entre les barreaux c'est une guirlande d'ombres chinoises qui s'agite devant elle ; chaque segment a ses propres règles, ses propres protagonistes. C'est seulement maintenant que les sons lui parviennent. Des sons étouffés, froissés. Palpables et distants. Et puis des bruits de chaise, des ressorts qu'on écrase, des tours de robinets et des volets qu'on claque précipitamment. Pas un son qui ne découvre une histoire neuve. Rien que l'épais son de l'habitude. Et pourtant un mariage irrésistible d'audace et de nouveauté. Il y a comme un jeu dans l'air, comme si ces sons, anodins pour l'habitué, feignaient de retrouver une certaine jeunesse, feignaient de naître dans ces antres lumineux. Lorsque l'on passe devant ces portes, que l'on enjambe les flammes sonores qui en lèchent les seuils, chacune laisse passer tour à tour son parfum. Parfum pudique et épicé, exubérant, fleuri et propre ou encore lourd de sueur. Combien de femmes, combien d'hommes, de maris, d'amants, de maîtresses, combien de vêtements se sont-ils froissés dans ces pièces ?

Malgré la quiétude apparente de l'hôtel Mona est réveillée vers minuit moins le quart par de violents cris. Viennent-ils d'à côté ? Plutôt d'en haut puisque quelqu'un court dans l'escalier. Mais monte-t-il vraiment ? Mona hésite à entrebâiller sa porte. Ce n'est peut-être pas la peine. Les cris cessent. Ceux d'une femme. Plutôt âgée. Que dit-elle ? Elle reprend, plus fort encore. Des portes claquent. Mona reste assise dans le noir, les bras posés de part en part. Son corps nu frémit en écoutant mieux. De son lit elle parvient à ressentir les mouvements qui semblent agiter l'hôtel. Des coups sourds, irréguliers. Des éclats de voix maintenant, un homme, deux femmes et toujours la crieuse. Maintenant, maintenant elle pleure, Mona entend – perçoit – le murmure des sanglots contre les draps du lit. Des interrupteurs cliquètent partout dans l'immeuble : il y a ceux qui montent l'escalier, ceux qui rentrent chez eux, ceux qui, comme elle, fatigués d'attendre, éteignent leur lampe de chevet. Et partout un long murmure auquel s'ajoute le vacarme de l'extérieur, un coup de klaxon et le départ précipité d'un scooter. Toujours le vacarme.

Mona nue sur son lit écoute. Tous ses sens tendus dans le noir sur ses draps froissés. Parfois ses muscles roulent et font gémir les pauvres ressorts du matelas. Les paupières closes, immobiles, couvrent son visage d'un dense nuage de clarté. Son visage est soudainement allongé par l'éclat du réverbère qui perce les volets. Rien ne la réveille, pas

même le choc de la lumière sur sa peau glacée. Car il fait froid désormais dans la petite pièce et le chauffage ne s'est pas remis en marche, par économie. C'est dans cette posture, gisante pure et glacée, que Mona se réveille, le lendemain, surprise de l'heure tardive.

Rien ne transparaît des troubles de la nuit. L'hôtel est désert et ne s'anime pas avant les marges avancées de la matinée. Des lève-tard, des oisifs. Madame Bardin est au comptoir pourtant, le nez plongé dans un magazine. Elle remue les lèvres et feuillette le journal avec précaution.

Mona lui adresse un petit sourire et sort de l'hôtel avec son sac de toile sur le dos. Ses cheveux attachés en arrière lui donnent un air de collégienne anglaise. C'est tout à fait ce qu'il faut pour sa mission matinale : poser çà et là, dans boulangeries et cafés, son annonce. Une bien belle annonce, mûrement réfléchi : « Jeune fille sérieuse, avec références, propose des cours divers services, pour garder vos enfants, donner des cours de soutien, faire le ménage, les commissions... Demander Mlle Mona Gleize à l'hôtel ... »

Elle avait beaucoup hésité à mettre son nom de famille. C'était un peu précipité, assurément. D'où ce patronyme douteux et tout ce qu'il y a de moins euphonique. Ce nom, choisi un peu au hasard, parmi une série de plus horribles : Garon, Gacher, Gonzalès... l'avait fait immédiatement sourire. Terre molle et humide, malléable et étanche, le poids de ce patronyme emportait tout sur son passage, la grâce de la lune comprise.

La distribution est vite expédiée. Mona rentre à l'hôtel où elle signale à son hôtesse qu'elle s'est permise de donner son nom pour une annonce. C'est tout sourire que Simone Bardin accueille cette initiative, soucieuse sans doute de conserver une cliente à qui elle a réussi à imposer le paiement à l'avance. Malgré le sourire qui lui fend le visage en deux parts inégales, le front de Simone trahit son inquiétude. Une goutte de sueur, une ride un peu trop prononcée, quelque chose d'autre ? Mona semble percevoir cette inquiétude. Rien de bien grave sans doute car, elle le remarque tout de suite, l'hôtesse est bien habillée, vêtue d'un tailleur bleu roi avec d'ostensibles boutons dorés, rouge-à-lèvres coloré. Pas de trace de fatigue non plus, ni au bord des yeux ni aux coins des lèvres. Et pourtant cette impression de mal-être qui sourd de sa molle face.

Mona passe le reste de la matinée à lire dans le jardin en face de l'hôtel. La triste figure de Balzac la couve du regard, l'invite à la rêverie. Le rythme et le clapotis de la fontaine aidant, la faim s'insinue quelque part entre l'estomac et le foie. Mona se décide à aller grignoter un bout dans une boulangerie. Elle en profite pour rêvasser près des ruines d'une superbe façade Renaissance, plantée au centre d'un espace vide, à l'écart de la grande rue, un havre d'antiquaille au milieu de la fureur commerçante. Il y a plus loin, de l'autre côté, un hôtel musée à la façade sculptée, tarabustée, d'un gris-noir inquiétant, à la cour désuète. Puis des vestiges gallo-romains négligés des foules, délaissés au profit des façades biscornues de la Place Plumereau, et partout le charme, fatigant pour les talons, des pavés.

A son retour, Mme Bardin tient toujours le comptoir. En veste de rouge cette fois-ci. Le même sourire. De belles dents, éclatantes de vigueur mais plus de rouge-à-lèvres. La même inquiétude se lit dans les plis supérieurs de son visage. Les rides du front remuent et de temps à autre les joues se creusent d'un mouvement sec. Soucieuse à son tour, Mona remonte dans sa chambre. Elle s'écroule sur son lit, prise d'un vertige, elle vacille.

Il est tard désormais et les volets sont fermés depuis bien longtemps. Mais depuis combien de temps ? Mona ne s'en souvient plus. Devant elle la table de la cuisine est couverte de farine.

Mona se redresse ; la gueule de bois. La chaise en fer lui rentre dans les côtes, juste en dessous des omoplates. Elle ne sent plus son pied droit. Prise à l'assaut par d'invisibles fourmis. Elle a dormi les jambes croisées. Encore une fois. Combien de temps ? Il n'y a pas

d'horloge dans la pièce, celle du four s'agite follement, détraquée tout comme celle qui était au mur il y a une semaine.

Dans la pièce d'à côté le son du téléviseur est au minimum, imperceptible. Dans la pièce sombre le poste projette de grandes ombres. Mona allume le plafonnier. Plus personne évidemment. 23 : 54 indique le magnétoscope. Il est donc presque une heure du matin, heure d'été oblige. Il fait d'ailleurs très chaud.

- Maman ?

Mona répète une, deux, trois fois « Maman ? ». Rien, pas un écho. Le salon est bien rangé. Pourquoi s'être endormie ? Pourquoi ne pas avoir brandi le téléphone ? Il est trop tard désormais. Et si.. et si... ?

Le soir Mona était rentrée tard à la maison. Elle avait croisé Eric et ils s'étaient retrouvés chez Marcelline. Ce hasard de la rencontre, c'était la première fois. Avant, leurs sorties étaient minutieusement prévues, afin que personne en route ne puisse gêner leur étreinte. Mais cette fois-ci ils ne purent se résoudre à attendre le lendemain. Ils avaient donc couru chez Marcelline, chacun de son côté néanmoins, et s'étaient aimés pendant deux heures. A son retour donc, Mona croyait retrouver sa mère, restée seule à la maison pour préparer l'anniversaire de Vlad, son père. Il devait fêter ses cinquante-trois ans le lendemain. Ce soir il ne rentrerait que très tard, vers dix ou onze heures, car il était de garde au garage du centre.

Mais ce soir il n'y avait personne. Pas un mot ; un gâteau en préparation dans la cuisine, le cliquetis de l'horloge folle, le ronronnement du réfrigérateur. Et la chaleur veloutée du silence.

Mona n'avait pas tout de suite cédé à la panique. Elle s'était vite rassurée en pensant que sa mère avait oublié un ingrédient, qu'elle avait couru l'acheter à l'épicerie du quartier. Mais la demi-heure passée, elle était partie vérifier. René Laventure, le patron de la supérette, assurait ne pas l'avoir vue. Pourtant la voiture était restée au garage, les clefs dans la boîte à gants.

Pour se rassurer elle s'était tout d'abord allongée devant la télévision. Sentant le sommeil venir elle s'était levée vers la cuisine, décidée à rester éveillée. La dure chaise de la cuisine suffirait à la maintenir éveillée. Affamée, épuisée, apaisée, elle avait fini par s'assoupir devant les flocons de farine qui collaient de plus en plus à la table, gorgés de l'humidité orageuse qui régnait dans l'air.

Même heure. La même sueur aux tempes. Tout de suite les battements du cœur. Plus fort, plus vite, plus fort. Comment peut-on taper si fort ? Ouvrez ! Ouvrez ! Ça crie si fort dans sa tête. Le vacarme de la nuit ? Pourquoi est-il toujours 23h30 ? Pourquoi ne passe-t-on jamais minuit ?

La brutalité de la lumière électrique achève de réveiller Mona. En face d'elle, trois policiers, l'air un peu brutes, avec néanmoins un reste de sourire amusé. Il y a du bruit dans tout l'hôtel. Le plus grand lui demande pourquoi elle n'a pas ouvert.

- Je... je dormais – balbutie-t-elle

- Toutes nos excuses. Il faut évacuer l'hôtel, habillez-vous vite. On va au commissariat

Il pointe sa valise à demi ouverte :

- Ce sont toutes vos affaires ?

- Oui.

- Vous avez dix minutes pour tout boucler. Un policier vous attend à la porte de votre chambre.

La porte de la chambre est dans un drôle d'état, plus de serrure, écorchée à vif, elle couine sous l'effet des courants d'air. Tous les trois sortent enfin, en s'excusant. Mona s'habille promptement et ferme sa valise. Le policier qui l'attend est âgé. Du moins en a-t-il

l'air avec sa barbe grisonnante et sa moustache de grand-père. Par courtoisie sans doute il s'empare de sa valise et descend l'escalier. Les autres portes du palier semblent avoir subi le même sort que la sienne. Les chambres éventrées laissent entrevoir un désordre clinquant de satin et de frou-frou. C'est comme si les coulisses s'insinuaient sur scène. Des gens courent à l'étage, les menottes cliquètent un peu partout. Au rez-de-chaussée des hommes en noir sont installés sur les petits fauteuils du salon. Et sur la table ils ont déposé des balances, des éprouvettes. L'hôtel abritait un trafic de stupéfiants, de la cocaïne vraisemblablement. Et puis à un coin de la pièce, une caisse en bois renforcée dans laquelle se trouvent des armes à feu, toutes emballées dans des sacs en plastique. Les policiers dressent le procès verbal.

Les lumières criardes du gyrophare pénètrent jusque dans l'entrée. Le policier qui guide Mona – et qui ne lui a pas passé les menottes – fait signe à un autre policier :

- Commissaire ? C'est pour la jeune fille du premier étage. Vous l'interrogez tout de suite ? Sa chambre est vide, nos hommes n'ont rien trouvé.
- Bien, conduisez-la dans la pièce de derrière, je vais m'en occuper. Donnez l'ordre au fourgon d'envoyer le reste au commissariat.

Dans la pièce capitonnée où Madame Bardin lui avait offert un verre de cassis, le désordre règne sans pareil. Le coffre au mur laisse pendre sa porte défoncée, les tissus des quelques fauteuils sont éventrés. « Asseyez-vous. »

- Désolé d'interrompre ainsi votre sommeil mais je crains que vous n'ayez à trouver un autre lit pour les autres soirs. Vous vous appelez bien Mona Gleize ?
- Euh... oui.
- Je peux avoir vos papiers d'identité ?
- C'est-à-dire que... je m'appelle Mona Vallon. Gleize c'est le nom que j'ai donné pour l'hôtel.

Mona rougit intensément. Le commissaire fronce à peine les sourcils en prenant son passeport. Pas étonné du tout en fait.

- Bien, vous avez sans doute de très bonnes raisons de cacher votre identité, mais là il va falloir être très précise : vous êtes bien arrivée à Tours le 11 janvier ?
- Oui, par le train de 20h04.
- Hum... Pourquoi cet hôtel ? Racontez-moi ce qui vous amène ici. Vous avez de la famille ? un amant ?

Il avait lâché ce dernier mot après un temps d'hésitation et finalement un petit sourire, sans complaisance.

- J'ai pris le train à Saumur. Je venais pour travailler. J'ai d'ailleurs déjà un rendez-vous pour demain. Enfin... pour aujourd'hui désormais.

Mona reprend un peu d'assurance. Elle craint simplement que son père ait signalé sa fuite et que par recoupement de fichiers on lui demande de retourner là-bas. Tout serait à recommencer.

- Cet hôtel ? c'est que... avant de partir c'est le seul que j'ai retenu sur l'annuaire. Le moins cher, et près de la Gare. J'ai réservé par téléphone.
- Bien. Désolé d'être sceptique mais vous vous doutez bien que si nous sommes ici c'est qu'il ne s'agit pas de n'importe quel hôtel. Vous avez noté quelque chose de particulier depuis votre arrivée ? du bruit, des prostituées ? On vous a fait des avances ?
- Non. Hier seulement il y a eu du bruit à l'étage. Vers la même heure d'ailleurs. La maîtresse de maison a été très courtoise avec moi.
- Mouais. Pas étonnant. Simone ça fait trois mois qu'elle nous sourit, nous accueille à bras ouverts. On a fouillé votre chambre ? Ah oui, c'est écrit sur ce fichu papier. Rien, évidemment. Vous avez discuté avec vos voisins de palier ? non ? Je peux voir vos avant-bras s'il vous plaît ? Désolé, c'est obligatoire.

- Allez-y.
- Hum... vous saviez pour le trafic ?
- Non.
- Pas une petite intuition ?
- Non. J'imaginai bien qu'il y aurait quelques professionnelles et leurs clients mais c'est à peu près tout.
- Le « chat noir » ça vous dit quelque chose ? Mme Barnaby-Aston ? La « grille du feu » ? Une Mercedes blanche ? non ? Bah.. j'ai pas de chance moi non plus... Vous êtes le témoin le plus direct et le plus aveugle.
- Ben désolé.
- Pas grave. Ce sera tout. Ne vous éloignez pas trop, on pourrait avoir besoin de vous et bla bla bla, vous savez la suite aussi bien que moi ! Oui ?

Un policier passe la tête dans l'entrebâillement de la porte. Il tient la valise de Mona entrouverte. Il fait un signe négatif. Pas de stupéfiant.

- Ce sera effectivement tout. Je vous fais grâce du séjour avec vos ex-pensionnaires. Toutes nos excuses encore. Vous n'avez vraiment pas eu de chance, je ne vois pas très bien ce que vous foutiez là. Vous êtes la seule « cliente » qu'on n'embarque pas. Pour le reste de la nuit nous allons voir ce qu'on peut faire au poste. Pas question de rester ici.

Il s'est levé et il appelle Bernard. Le policier de tout à l'heure apparaît.

- Bernard, vous emmenez cette jeune fille au poste mais pas avec les autres. Tâchez qu'elle soit au calme pour se reposer. Dans le bureau du commissaire Plantois il y a un lit de camp, vous le lui donnerez. Bonne nuit mademoiselle. Nous nous reverrons demain vers onze heures, pour la déclaration.

Dans la voiture de Police, Bernard, les yeux un peu fatigués, entame une courte conversation. Il a lui aussi une fille de son âge. Elle vient de partir pour la Guadeloupe. Hôtesse à Air France depuis deux mois. Il lui dit de ne pas s'inquiéter, qu'elle sera libre dès demain après-midi. Que d'émotions, hein ? C'est tout de même pas de chance de s'arrêter pile dans un hôtel de passe, qui plus est en plein trafic de stupéfiants. Lui, Bernard, ça le fait rire, un peu. Et Mona aussi finalement, rassurée qu'on ne lui parle pas de retourner là-bas. C'est amusant de se dire qu'on a failli se trouver mêlée à un trafic de femmes et de poudre. L'éclair intermittent du gyrophare sur les murs lui transmet un regain de gaieté et d'énergie. Demain elle sera libre pour la seconde fois en une semaine.

- C'est beau, non ? lâche-t-elle à Bernard.

La nuit au poste s'était bien déroulée. Bernard lui avait indiqué la pièce où elle dormirait et puis ils avaient discuté jusqu'à très tard. Mona n'avait plus sommeil et le policier, amusé de la rencontre, n'était pas pressé de rentrer chez lui. Ils avaient donc parlé pendant des heures, jusqu'à ce que le commissariat s'ébroue à l'aube et se remette à ronronner. Alors Bernard avait laissé Mona prendre un peu de repos avant le procès verbal et s'était éclipsé après lui avoir donné son numéro de téléphone, au cas où. La déposition de Mona fut de courte durée et le policier qui s'en chargea, peu réveillé, fut assez charmant pour lui proposer de la ramener.

- C'est-à-dire que... j'habitais à l'hôtel. Dit-elle en pointant du doigt sa valise.
- Oui bien sûr, excusez-moi. Mais je peux peut-être vous déposer quelque part, non ?

N'ayant rien de prévu pour la matinée, elle lui demande où se situe la rue George Sand où elle a rendez-vous l'après-midi.

- Rien de plus simple, c'est après le boulevard, dans la continuation de la rue. Je vous offre quelque chose ? Thé, café, chocolat ? il y a des croissants en bas et sans doute du pain frais. Je vous raccompagne.

En sortant du commissariat, le vent froid qui saisit son corps grêle la ramène soudainement à la brève réalité de sa liberté renouvelée. Que son père n'ait pas porté plainte est à peu près une certitude, sinon on l'aurait interrogée plus longuement sur les raisons de sa présence. Mais cette certitude est loin de calmer ses esprits. A nouveau une certaine part de rancœur bouillie lui monte à la tête. C'est donc ainsi qu'il entend me « protéger » ? Sa furie parricide, car les plus fortes images se poussent contre son front, l'embarque jusqu'à la Loire, immense plaine aquatique bordée de dentelle glacée. Le vent y est plus vif encore, plus pénétrant. Le maigre imperméable de Mona se gonfle continuellement de cet air gelé. C'est donc le froid qui vraiment coupe court à ses pensées mortifères, et la poignée de sa valise aussi, qui trace sur sa main une empreinte rouge et violette.

De la chaleur, vite ! Mona trouve refuge dans la bibliothèque municipale à l'architecture stalinienne. Il fait chaud même dans cet immense escalier de pierre, désuet et hanté par l'odeur du café.

Au 55 de la rue George Sand c'est un vieux jeune homme qui lui ouvre la porte. De haute stature, des gros sourcils et un sourire édenté. Et un sourire large comme l'horizon.

- Bonjour ! je vous attendais.

D'un mouvement gracieux, sa main accrochée au haut de la porte faisant pivoter le lourd panneau de bois sur ses gonds, il laisse passer Mona sous son bras et referme derrière elle, sans bruit. Le vestibule est jaune pâle, un brin poussiéreux. Mais à quoi le voit-on ? La blanche nappe qui erre sur les plinthes ? Le calme grisâtre de cette photo de gare encadrée ? Ou bien la lumière rare qui tombe d'un antique monte-et-baisse ? Le vieil homme ne lui donne pas le temps de s'appesantir, et lui dit rapidement, sans desserrer les lèvres :

- Avancez mademoiselle, à droite, dans le salon. Asseyez-vous sur le canapé ou le fauteuil. Je vais chercher un peu de café, vous aimez ça le café ? Oui ? Tant mieux, avec ou sans sucre ? Sans ? Etonnant à votre âge ! Enfin, je vous ennuie ! Non ? Vous êtes gentille. Allez vous asseoir, je reviens tout de suite.

Après le jaunâtre du vestibule, Mona pénètre dans une pièce qui hésite entre l'orangé et le rosâtre, avec quelques minuscules fleurs violettes. Du coup, malgré la taille sans doute conséquente de la pièce, celle-ci paraît tout de suite plus étriquée, et les nombreux cadres accrochés aux murs ne font qu'accentuer cette impression. Un canapé, trois fauteuils dépareillés. Une table basse ou plutôt un tas de feuilles, de journaux, et en dessous sans doute une table basse. La pièce est opaque, comme une vieille photographie sous verre fumé. Un souvenir vivant en somme.

Mona dépose son sac dans un coin de la pièce, et, ne voyant pas revenir le vieil homme, se met à scruter les murs avec attention. Coupures de presse, photographies jaunies, pages de catalogues et affiches d'un autre temps. Beaucoup de femmes nues, à la mode 1900-1920, seules la plupart, deux ou trois sont accompagnées, d'un homme, d'une femme. Elles sont là, à sourire dans le vide, les paupières relevées à force de tirer sur les cils, le sourire « Email-diamant », les joues bien rondes et les cheveux lissés. Des photographies prises en studio à en juger par le décor arrière qui singe les boudoirs de ces dames, avec force violettes et rideaux de velours. Toutes portent aux lèvres le même sourire. Il semble à Mona que le même modèle ait servi à deux photographies. Certaines sont plus dénudées que les autres. Quel âge peuvent-elle bien avoir ? 16, 20 ans ? Celle-ci a un regard et un teint si frais, on jurerait qu'elle vient de naître au monde ; pourtant la pose lascive qu'elle prend dément cette impression naïve. Accoudée à une colonnade plus ou moins grecque, les cheveux frisés et de

la dentelle à la taille, cette petite-là joue les femmes fatales de l'Orient, avec ses seins blancs à outrance, son teint poudré comme un mont-blanc et ses yeux clairs lourdement cernés.

- Marjorie Lajoue, 18 ans, plus connue sous le nom de Lapinette, au grand cabaret, la coqueluche des années 1908-1909. Venue de sa campagne poitevine montrer le plus beau torse du département à tous les militaires en permission de la garnison tourangelle. La photographie fut prise en novembre 1908, au faite de sa gloire, dans le petit salon de Pierre Lavenet, photographe spécialisé. Elle fit une brève carrière dans la chanson, se maria avec un brave type qui croyait l'avoir engrossé, s'acharna encore quelques années sur les planches d'un petit théâtre orléanais avant d'entrer dans un salon de coiffure en bordure de Paris. Son éphémère renommée lui permis de tenter sa chance dans des films érotiques tournés à Boulogne mais abandonna rapidement compte tenu de l'âge de ses artères... Elle mourut pendant la guerre... d'une crise de foie. A l'arrivée des Allemands, ne voulant rien leur laisser, elle s'était jetée sur sa réserve et avait dévoré tout ce qu'elle contenait.

Le vieil homme sourit de toutes les dents qui lui restent. Il est fier de lui. Mona, amusée, s'assied en riant.

- Et son mari ?

- Ah... lui alors je ne sais pas, je préfère les femmes voyez-vous.

Il lui tend une tasse de café. Brûlante. Et sans sucre. De ses doigts tachés de rousseurs, il casse un sucre et le glisse dans sa tasse.

- J'aime bien votre collection de photographies. Vous connaissez l'histoire de chacune d'entre-elles ?

- C'est ma collection qui vous intéresse ou mes histoires ?

- Disons... les deux ? L'une éveille l'autre.

- Vous me flattez. C'est gentil de votre part. Pour celles qui sont au mur, oui, je connais leur nom, leur âge approximatif – vous me direz, je ne vais pas me tromper de beaucoup, toutes ont entre 16 et 25 ans... – et parfois leur histoire. Mais j'ai plusieurs boîtes « d'inconnues » dans la pièce d'à côté.

- Vous les avez connues ? je veux dire... Comment les connaissez-vous ?

- Ça, c'est un peu mon secret.

Il a dit ça d'un air faussement mystérieux. Manifestement il est content de toutes ces questions de la part de cette jeune fille.

- Je vous raconterai ça après. Parlons un peu de vous. Vous vous appelez donc Mona, c'est bien ça ? Joli prénom. Vous habitez sur Tours ? Non ? Tant mieux. Je veux dire que... Je préfère un regard neuf, inconnu. Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas vous manger. Vous logez à l'hôtel ?

En riant, Mona lui raconte la mésaventure de cette nuit. Quelle coïncidence, n'est-ce pas ?

- Coïncidence ? ah oui... (Le vieil homme fronce ses gros sourcils, les yeux sombres.) Ces femmes-là vous savez... cela n'a rien à voir. Enfin vous avez un peu raison, c'est presque une coïncidence. Du moins une curieuse entrée en matière ! Vous n'avez donc nulle part où dormir ? Je vais vous paraître indécent mais qu'importe, à mon âge ce n'est plus une obscénité. Haha. Vous pouvez dormir ici quelques temps. C'est un peu rapide mais quelque chose me dit que vous êtes la personne que je cherche. Qu'est-ce qui vous a poussé à appeler pour l'annonce ? Vous écrivez ?

- J'essaye. Un peu de poésie, rien de bien satisfaisant, du moins à la relecture. J'avoue que l'annonce m'a parue énigmatique et opportune... Il fallait que je me trouve rapidement une occupation...

- Rémunérée ? Ne vous inquiétez pas de cela ; malgré l'irrégularité de l'annonce et du recrutement, le reste c'est du sérieux. La durée du contrat dépendra avant tout

de votre envie, car je ne vous cache pas que c'est un travail un peu... fastidieux et harassant... pour l'imagination. Mais enfin, vous êtes jeune. Vous reprenez un peu de café ?

Ils avaient discuté jusque tard dans la nuit. Il s'agissait de compléter, de compiler, les biographies fictives ou réelles de toutes ces femmes dont il avait pu dénicher photographies et correspondances. Après avoir consacré trente ou quarante ans de sa vie à la collecte de ces précieux documents, il avait lentement entrepris de les classer, de les répertorier, par date, lieux, genre... Au terme de cette opération minutieuse, il était parvenu plus ou moins facilement à reconstituer telle ou telle destinée, comme celle de Marjorie. Mais maintenant qu'il vieillissait, le courage et la force aussi lui manquaient un peu à la tâche. Il lui confia même craindre la folie, à force de côtoyer ces gloires fanées qu'il n'était même pas en âge d'avoir connues. Dans son idée et selon ses calculs statistiques, il considérait que la moitié de ses vieux papiers était suffisamment dense pour en développer les biographies. L'autre moitié pourrait alors servir à clarifier les zones d'ombres, resserrer les liens d'une existence trop lâche... il comptait beaucoup sur l'esprit jeune de Mona pour reconstituer ces vies minuscules, par les forces de l'imagination, en espérant que sa plume naissante parvienne à suivre les lignes brisées de ces vies interrompues, pour la plupart, à mi-chemin.

Il lui avait remis deux petits cahiers d'écolier dont les pages jaunies étaient couvertes de sa fine écriture. « Voilà tout ce que j'ai pu écrire, mais je n'arrive pas... ». Il lui avait tendu les cahiers d'un air triste.

Dans la pièce d'à-côté, les murs étaient chargés d'étagères à tiroirs, tous numérotés, annotés. Au milieu, une table, à peu près nette, éclairée pendant la journée par la fenêtre qui lui faisait face.

- C'est là que vous serez le mieux sans doute pour travailler. Les casiers sont répertoriés dans les trois classeurs qui sont en face de vous. Trois classeurs, trois index : noms, dates, lieux. Le troisième est bien entendu plus mince que les deux autres, même si j'ai tenté une subdivision à l'intérieur des grandes villes. Si vous pouvez, nous commençons demain. Il vous faudra beaucoup de temps pour vous familiariser avec les répertoires, avant de vous lancer dans les chronologies. Je dis « nous commençons » mais ne vous inquiétez pas, je ne serai pas tout le temps derrière vous... Il me reste encore quelques papiers que j'aimerais déchiffrer – question d'habitude, mais certaines sont vraiment très mal écrites – et des photos que je voudrais restaurer.

Il lui proposait simplement de loger tout en haut de l'immeuble, dans une petite chambre mansardée qui lui avait longtemps servi de bibliothèque. Pour les repas, et bien, ils s'arrangeraient, pour le contrat on verrait demain, vers midi, une fois qu'elle aurait parcouru rapidement ces immenses archives de la prostitution.

Nous nous étions bien arrangés. Comment aurais-je pu imaginer que moi, Mona, anodine parmi les anodines, je réussisse à publier *quelque chose* ? Les murs étaient encore couverts de photos pâlies par le temps et la contemplation avide. Ma valise était prête, posée sur le lit défait. Je regardais par la fenêtre la légère brume que je voyais se dissiper au-dessus de la ville. Puis mes yeux se posèrent sur la petite table en bois. Sept cent trente-six pages. Quatre cent cinquante illustrations. Imprimé à Paris. Mon nom sur la page de couverture, sur la page de titre, au dos, en bas de la préface et à de nombreuses reprises dans la postface. Le tirage ? Je ne m'en souvenais déjà plus. La valse des chiffres. Des mille ou des cent mille, à côté de ces femmes aux destins multiples ? Deux ans, c'était la durée qu'on avait retenue pour

l'élaboration du livre. Pourtant j'avais ouvert pour la première fois ces cahiers poussiéreux le 13 février 1989. Deux ans et demi donc.

Le vieux monsieur, Hubert Carlant, avait tout de suite trouvé mon travail formidable, loué mon écriture. Il m'avait conseillé en peu de choses, sans doute parce qu'il se sentait lui-même incapable de s'y attaquer et d'écrire ces morceaux de vie. Encore fallait-il que cela plaise à l'éditeur.

Dans deux heures mon cœur serait à Paris. C'est du moins ce que je pensais. L'éditeur avait organisé une petite réception pour fêter publiquement la sortie du livre. Table de presse, petits fours, champagne, taxis et lumières de Paris by night. Peut-être même voudrait-on que je dédicace certains exemplaires.

On m'avait déjà contacté pour plusieurs biographies, l'une pour une actrice des années 40, décédée après la Libération pour faits de collaboration (j'avais lu le dossier avec intérêt, pourtant, l'histoire de cette femme au regard si puissant – les photos en noir et blanc superbe rendaient à merveille l'acuité de ses deux yeux – n'avait pas suscité l'envie de la poursuivre au-delà de ses premiers pas dans la collaboration. Tout le reste était si vulgaire, si précipité, jusqu'à sa mort, un lynchage improvisé par des camarades policiers au lendemain des arrestations.) ; l'autre d'un top-modèle en mal de reconnaissance publique (et reconnaissance intellectuelle cela va de soi).

On m'avait amplement prévenu : si le livre « marchait », c'est-à-dire si l'on parvenait à en refourguer un maximum aux librairies, ma carrière d'écrivain était lancée, je n'avais plus aucun souci à me faire. C'est pourquoi je n'avais pas répondu à aucune des propositions.

Mona Delcourt. C'était un peu plat mais convenable tout de même pour un nom de plume qui ne semble pas en être un. On m'avait forcé à conserver mon prénom, parce qu'il était peu courant. Alors que je voulais, pour cette raison-là, m'en défaire. J'avais proposé Olivia, Emmanuelle. L'éditeur avait décidé plus ou moins sans me consulter et je n'avais rien dit. De toutes façons, mon anonymat... c'était exagéré d'y penser. Et maintenant que j'avais une situation, qu'importait l'anonymat ? Cette réflexion même avait des accents prétentieux puisque aucun exemplaire n'était vendu, mais le bourrage de crâne de l'éditeur m'en avait convaincu. Ni Eric, ni mon père ne pourraient rien réclamer.

En descendant les marches pour gagner la voiture où m'attendait déjà Hubert, de sombres réflexions poussaient de l'intérieur pour forcer mon esprit à penser autrement, à chasser l'avenir préconçu des politiques éditoriales parisiennes et introduire à dessein de cruels poignards.

- Mona ? Tu as l'air soucieuse ? Tu préfères monter à l'arrière ?
- Non, non ça va merci. Juste un peu fatiguée, la pression. Voir tout ce monde.
- Le type du service commercial m'a rassuré, il n'y aura vraisemblablement aucune tête nouvelle mis à part quelques journalistes. Le comité de rédaction sera là, le directeur de l'impression. Il m'a assuré que nous les avons tous déjà vus au moins une fois.

A la fin de ses phrases il y avait toujours, au bout de deux ans, un petit silence. Comme Hubert ne baissait pas la voix en fin de sa réplique, je ne savais pas si je devais parler. D'ailleurs, je restais souvent silencieuse.

Pendant ces deux années et demi, Mona avait eu le temps de s'habituer aux coutumes d'Hubert. La lecture de ses notes, les toutes premières notes de travail qu'il avait rédigées, lui avaient été d'un inestimable secours. Elle savait lire entre les lignes courbes la souffrance de cet homme âgé, solitaire et malgré tout entouré de femmes publiques. Elle avait appris au

cours de longues discussions le soir, pendant et après le repas, l'unique repas pris en commun, un peu plus de la vie de cet homme.

Hubert était né en 1920 à Nogent-sur-Marne dans un milieu modeste, père comptable dans une grande usine et mère couturière. Deux frères, une sœur, l'un mort très jeune dans une noyade, l'autre abattu sur le front en 1940. Hubert n'avait jamais eu de nouvelles de sa sœur. Têtu et fainéant comme pas deux, Hubert avait connu très tôt la belle vie de jeune voyou insouciant. Il avait fréquenté assidûment tous les bordels de la région à partir de seize ans et s'était taillé une réputation à la mesure de la longue cicatrice que lui avait infligée un bon coup de couteau sur la cuisse au cours d'une rixe sur les quais de Seine. Il en était très fier et arborait cette marque comme une carte d'identité. Toutes les jeunes prostituées qu'il rencontrait s'extasiaient. Avait-il été maquereau ? Le doute était permis mais Mona n'en sut jamais rien.

Toujours est-il qu'à dix-huit ans il était le caïd d'une petite milice, la terreur des habitants. Vols à l'étalage, tapages nocturne et diurne, insultes à agents, défi contre l'autorité. Plusieurs fois incarcéré pour des faits mineurs – Hubert souriait du coin des lèvres en disant « mineur » car il était toujours interpellé pour les faits sans gravité pour sa liberté : ivresse sur la voie publique, insulte... – il avait poursuivi son palmarès de petite frappe jusqu'au banditisme organisé. Il était à la tête des hommes de main d'un grand réseau de voitures volées. Son rôle était simple : dérober le plus possible de véhicules dans l'ouest et le sud parisien et les refourguer à un garage orléanais qui se chargeait de les dispatcher en France et à l'étranger. Ce travail, de nuit, était grassement payé. Aussi Hubert passait-il son temps au bobinard, accompagné des plus belles filles de l'époque. Ses rentrées d'argent lui permettaient de louer un appartement Place d'Italie tandis qu'il continuait à loger dans une vieille maison au sud de la porte d'Orléans.

Ses parents ? A douze ans il s'était dit qu'il ne voulait pas leur ressembler. A treize ans il ne les voyait déjà plus que pour manger et à quatorze il était définitivement parti. De toute façon ils avaient trop à faire et à dépenser pour sa petite sœur, constamment malade.

Mona apprit cependant plus tard que le jeune Hubert envoyait régulièrement des enveloppes de billets au domicile familial.

Un jour qu'il traînait dans le salon d'un bordel où l'on tardait à le servir, il avait entrouvert la porte de la directrice, espérant se la taper à l'œil, avec peut-être des indemnités. Mais il n'y avait personne. C'est là qu'Hubert avait trouvé les premières archives de la prostitution.

Contrairement au reste de l'immeuble assez minable, le mobilier était cossu, les tapis épais malgré leurs décors vieillissés. Au plafond, une fresque érotique tombait sur le visiteur indiscret comme une lourde femme nue.

Il avait donc ouvert l'armoire – non sans fracasser la serrure dont il ne disposait évidemment pas de la clef – et avait saisi un gros volume relié en cuir avec au dos : « Maison Paillot fondée en 1891 ». C'était un album illustré qui retraçait la construction et l'exploitation du bâtiment dans lequel il se trouvait. Il y avait tout, les coûts, les meubles, le nombre de lits, les chiffres d'affaires, une vraie maquette commerciale ! L'album s'arrêtait en 1919, un an avant sa naissance. Il semblait que le bordel n'avait jamais été si florissant que pendant la guerre et les premiers chiffres d'après 1918 marquaient un net recul de la fréquentation et de l'entretien. Cet album, c'était le principal dont Mona s'était servie pour l'élaboration de la première partie du livre. Tout y était si clair et si parfaitement ordonné.

Surpris dans sa lecture par la tenancière qui revenait dans son bureau d'un air furieux, Hubert avait perdu un peu de sa superbe si bien que la « Pouliche », comme on l'appelait, se permit de lui passer un savon. Rapidement néanmoins le sang de roublardise reprit ses droits

dans le corps d'Hubert (connu alors sous le nom de Vingt Loups ou « Vinlou » car il venait de fêter ses vingt ans avec panache) et il se mit à engueuler si fort la prostituée en chef que celle-ci se proposa immédiatement de satisfaire sa fureur sur elle-même, de peur du scandale. Cet intermède épuisé, Hubert caressa le menton de la fille et lui dit paisiblement :

- J'achète ton armoire et tout son contenu.
- Bas les pattes, brigand ! Rien n'est à vendre ici que nos services, tu l'sais très bien mon Vinlou chéri.

Mais ces chatteries agaçaient déjà le jeune Hubert. Il lui balança une ou deux gifles bien senties et réitéra sa question, à la fille Paillot cette fois-ci, descendante de feu Madame Veuve Paillot, fondatrice de la Maison Paillot. Essoufflée par les soufflets qu'elle venait d'essuyer, Marie Paillot crut bon dans un premier temps de calmer son client en lui offrant une petite gâterie maison. Mais apparemment le jeune gaillard n'aimait pas qu'on réponde à côté de la plaque. La mandale qu'elle reçut lui fit largement comprendre qu'il fallait se résoudre à réfléchir et à répondre dans les temps. C'est donc tout naturellement qu'elle lui demanda :

- Combien ?
- 1000 francs et la sécurité de ton bordel pendant 3 mois. Non négociable. Service assuré par moi-même et les quatre loustics qui consomment à l'étage.
- C'est que ce sont les archives de ma mère et il faudra que je lui demande...
- Ta ta ta ta... me raconte pas des craques, tout le monde sait que ta mère elle a claqué ses os il y a deux ans, dans une orgie telle qu'à son âge elle pouvait pas faire autre chose que d'y rester. Alors, c'est-y oui ?

L'affaire était jouée et le lendemain Hubert emporta dans son appartement la lourde armoire chargée de photographies et de livres de compte.

La guerre était déclarée qu'Hubert ne le savait pas. Ni lui ni les gars de la bande n'avaient été mobilisés. Pour cela il aurait fallu qu'ils eussent une adresse fixe, ce qui n'était pas le cas. Pourtant Hubert s'était retrouvé en première ligne quand les Allemands avaient percé les troupes françaises.

Hubert n'avait rien dit du passage de l'anonymat malhonnête à la mobilisation intrépide. A y regarder de près, les photos du régiment où Hubert avait traînés ses basques plaidaient pour un engagement volontaire : la mine goguenarde, l'air très à l'aise dans sa vareuse, la moustache réjouie d'aller en découdre. Mais c'était illusoire. Mona apprit bien plus tard que sa mobilisation il l'avait due à un arrangement avec la justice.

Selon le procès verbal que Mona avait pu consulter, c'était à la suite d'une sombre histoire de trafic d'alcool que les gendarmes de Rambouillet avaient mis la main sur Hubert. Interrogé sur la nature et l'origine du trafic, Hubert avait joué la carte du silence absolu, les lèvres verrouillées, pendant les premiers tête-à-tête avec les gendarmes. Convaincu de sa culpabilité, le commissaire de Police qui était revenu lui tirer les vers du nez l'avait fait enfermer, par précaution. C'est là que l'enquête de Police s'était accélérée puisque d'autres dossiers étaient venus s'ajouter au premier. En ces temps où la délation était de salubrité publique, une petite dénonciation, un petit aveu, suffirent à gonfler le dossier Hubert Carlant, par ailleurs très facilement accablant. Toujours est-il qu'Hubert se retrouvait jugé pour recel, vol, détention d'armes, proxénétisme, trafic de stupéfiants, d'alcool, tapage nocturne... et surtout : assassinat. Un certain Martin Des Touches, bottier parisien. Curieusement, l'accusation la plus criminelle était la moins renseignée. S'agissait-il d'un montage destiné à faire tomber le caïd d'une bande dont la Police voulait se débarrasser au plus vite ? Les aveux passés, avait-on décidé que l'instruction était suffisante pour l'envoyer en enfer ? Y'avait-il des pièces plus confidentielles qui avaient été dérobées au dossier ?

Il se termina par une décision de justice tout à fait pragmatique. Ou bien c'était l'exécution capitale. Ou bien c'était le départ immédiat pour le front, avec le salut de la France en prime.

Jouisseur né et à peine affligé de sa jeunesse, Hubert l'impétueux n'avait pas hésité. Il avait montré suffisamment de bellicisme et de patriotisme durant les interrogatoires – sachant à l'avance que cette alternative était fréquente en temps de guerre – pour en arriver à cette condamnation. Surtout, il désirait ramener de l'Est quelques souvenirs des bordels qu'il ne manquerait pas de visiter.

Il se souvenait en prenant le train pour sa garnison de toutes ces filles dont il avait lu la correspondance pendant la Grande Guerre. Et les lettres des poilus amourachés d'une prostituée quelconque, par peur de la mort et confiance dans l'avenir l'inspiraient follement. Les poilus ne désiraient au fond qu'une seule chose, obtenir une permission suffisamment longue pour se marier. De leur côté, les prostituées, elles aussi, désiraient le mariage à tout pris – au point que certaines acceptaient plusieurs demandes simultanément – afin d'obtenir, en cas de mort au combat, une pension substantielle qui leur permît de mieux supporter une vieillesse précoce, dommageable au commerce.

Ainsi Hubert était-il parti le coeur joyeux et l'esprit enchanté d'images de cartes postales. Ces mêmes cartes postales, pour la plupart, que Mona avait passées en revue plus d'une fois pendant ces deux dernières années, cherchant dans telle œillade, tel plis du tissu, telle boucle de cheveux, un indice qui lui permît d'avancer dans ses portraits.

En arrivant sur le front, la réalité fut quelque peu différente et bien trop rapide, ou décevante, pour qu'Hubert s'en rappelât longuement. « Et puis j'arrivai à la guerre. Les gars qui m'attendaient dans le cantonnement s'ennuyaient comme des rats morts. Enfin... les rats aussi, s'ennuyaient, si tu vois ce que je veux dire, car ils avaient beau grouiller à nos pieds il n'y avait rien qui puisse satisfaire leur fringale. Rien que des semelles bien boueuses comme ceux qui les portaient. Le soir même de mon arrivée j'avais voulu faire un tour au bobinard. Mais les potaches m'avertirent que c'était interdit car on attendait l'ennemi d'un moment à l'autre. Il faudrait attendre. On attendit pas longtemps en fait, pour déguster. Si cette foutue aviation nous avait prévenu avant... Pfff.. Bam ! Du son comme s'il en pleuvait. Un vrai vacarme. Et l'impression que je m'envolais moi aussi, pour aller me battre contre ces corbeaux de malheur qui tournaient autour des camps. Je ne croyais pas si bien dire car quand je me réveillai, dans l'hôpital surchargé où l'on avait été transférés, un cureton traînait ses pieds devant mon lit, à vouloir « m'administrer ». Si j'avais pu me lever, alors là, qu'est-ce que je lui aurai collé moi, comme gifle ! C'est là que j'ai vu l'énorme bandage qui me couvrait le bas-ventre. Des éclats. Rien qu'une bombe, tombée à deux mètres. Les autres étaient morts sur le coup et moi... je m'en tirai avec des bouts de ferraille dans les couilles. Pour moi, la guerre était finie, et sur tous les fronts. »

Pendant la fin de la guerre, Hubert était rentré chez lui et avait profité de la confusion générale qui régnait alors à Paris pour persévérer dans la voie qu'il s'était frayée à grands coups de poings dans la gueule. Ainsi, malgré le départ massif de ses anciens alliés, mobilisés sur le front ou enfuis à Bordeaux puis à l'étranger, Hubert avait réussi à réunir sans aucune difficulté une nouvelle équipe. « Déménageur ». C'était la raison sociale qu'il donnait et qui était inscrite sur ses papiers. Il montrait à Mona ce vieux bout de papier gris, frappé du drapeau français, qu'il gardait toujours dans son portefeuille. La désertion de Paris avait été une terrible aubaine pour Hubert et ses collaborateurs. Les appartements se vidaient de leur chaleur humaine mais pas de leur mobilier. Il était inutile d'être discret, les immeubles étaient le plus souvent déserts, et l'on s'en donnait à coeur joie. On pénétrait dans de somptueux salons dorés, des chambres à coucher en satin, des boudoirs de velours. Il fallait néanmoins agir rapidement, avant que la Police française ne fasse sa ronde, d'une, et surtout avant que les

Allemands ne débarquent à Paris et ne raflent à leur tour ce que les « déménageurs » de banlieue n'auraient pu emporter. Hubert n'était pas le seul sur le coup.

Sa blessure au bas-ventre s'était vite cicatrisée et bien qu'elle l'empêchât de consommer, Hubert continuait à fréquenter les bobinards de sa jeunesse. Mais ce temps dura peu, le souci de l'honneur et la lassitude aidant, ainsi que les terribles dans les bordels, Hubert quitta peu à peu ces palais des plaisirs. Pour autant, il ne se tourna ni vers l'alcool, ni vers le casino, lui dont la fortune allait dépasser le million.

Les « déménagements » parisiens lui avaient en effet permis d'accumuler un petit butin, en partie grâce aux ventes qu'il avait conclues par la suite avec les officiers allemands. C'était pendant cette période faste qu'il s'était mis à lire. Ce dur-à-cuire passait désormais ses soirées à lire dans son petit appartement de Rambouillet, dont la fenêtre donnait sur l'entrepôt qui renfermait ses trésors. Il avait mis la main sur de nombreuses bibliothèques privées, très riches. Comme il avait du mal à en refourguer le contenu à des Allemands qui voyaient d'un mauvais œil cette concentration d'écrits révolutionnaires, Hubert avait sagement décidé de garder pour lui ces trésors reliés du dix-huitième et du dix-neuvième siècles. C'est ainsi qu'il lut Sade et Restif de la Bretonne, Voltaire et Diderot, Crébillon fils et Louvet de Couvray avec délectation.

Cependant le goût de la chair et le désir de la femme n'avaient pas quitté son esprit et en redécouvrant l'armoire de la maison Paillot, Hubert retrouva le goût du bordel. Il s'y rendit régulièrement. Mais il fallait se résoudre à son incapacité physique. Ça ne faisait pas la pyramide. Sa cicatrice et l'amputation qu'il avait subie lui interdisait la jouissance.

« C'était une drôle d'affaire que d'admettre au bout de tant d'années, de tant de prouesses que, enfin que, voilà, que je pouvais plus baiser comme je l'avais fait. J'ai continué longtemps à fréquenter ces bonnes maisons et c'est là que j'ai le plus appris sur la prostitution, en parlant avec les filles. Oui, c'est amusant, je venais, je choisissais une fille, souvent âgée, et je l'entraînais dans sa chambre, pour discuter. Oh, pas que cela au début, j'étais toujours repris par mes anciens démons, mais enfin, qu'est-ce qu'ils y pouvaient ! C'est donc de ce temps-là que j'ai pu obtenir des pans entiers de ma collection. Je payais et je repartais avec de lourdes liasses de papiers irréguliers, d'enveloppes humides que je séchais avec précaution. Souvent même c'était la maîtresse de maison qui, avertie de ma manie, m'appellait pour la débarrasser des papiers qui lui encombraient et l'armoire et la tête « car avec tous ces contrôles et ces Allemands, allez savoir ce que ça nous vaudra de garder des lettres de sentimentaux qui nous ont écrits ». Des fois qu'il y aurait des communistes ou des juifs dans les dépravés que la maison a connus, ce serait bien le diable ». Pourtant, toutes les femmes que j'ai connues tenaient fortement à leur correspondance sentimentale. Car les hommes (et les quelques femmes) qui leur écrivaient le faisaient avec une sincérité troublante et naïve. C'était un peu comme un carnet de secours, une porte de sortie honorable et bourgeoise dont elles se sentaient fières, mais dont elles refusaient les offrandes, de peur de faire tache, de ne pouvoir renoncer à cette semi-liberté.

A moins de vouloir faire sa vie avec la défaite, il n'était plus question de rester à Rambouillet, si près de Paris. Au bout d'un certain temps Hubert avait senti la nécessité de déplacer et ses meubles et son cœur, avant que l'un ou l'autre ne soit saisi d'une attaque. Il fallait descendre, en zone occupée même, cela importait peu. Le choix de la bonne ville de Tours s'imposa à Hubert comme une destination idéale. Peu éloignée de Paris, à distance raisonnable de la zone libre, entre Paris et Bordeaux, sur les bords de la Loire si charmante au printemps et à l'automne. Une ville réputée pour son calme bourgeois, sa quiétude toute provinciale, la ville de Balzac, le berceau de Rabelais à deux pas, et surtout, de solides casernes militaires qui assuraient à la ville une densité non négligeable en maisons closes et pensions de jeunes filles.

C'est ainsi qu'Hubert s'installa dans la rue George Sand, rue qu'il ne devait plus quitter. Il perpétua pendant quelques années ses activités d'archiviste du milieu. Les règles étaient les mêmes, les documents identiques et pourtant tous différents. L'argent amassé à Rambouillet et les recettes qu'il continuait à encaisser des ventes de meubles stockés à Tours lui permettaient de vivre tranquillement, consacrant l'essentiel de ses frais à l'acquisition de correspondances et documents sur la prostitution tourangelle au début du siècle.

Ayant épuisé les ressources régionales Hubert contacta après la guerre les maîtresses de bordel dont il se souvenait à Marseille, Strasbourg, Lyon ou Toulouse. Elles lui envoyaient bien volontiers des caisses pleines de paperasses. Il fallait faire vite, ce qui interdisait pour l'instant tout travail de catalogage, car les anciennes tenancières, déjà fanées depuis un moment, commençaient à tomber une à une, dans les bras de la justice pour les plus hardies, dans ceux de la mort et de la honte pour beaucoup d'entre elles, les juives et les collabos ayant eu souvent le même sort, pour des raisons a priori opposées.

De la Libération à la fin des années 1960 Hubert récupéra une telle quantité de documents qu'il devint urgent de les classer. Les sources se tarirent autour des années 1970 et un vif intérêt pour le milieu de la prostitution fit que les prix augmentèrent déraisonnablement. Le tri fut long et méthodique, parsemé de fleurs bleues et de crises de nerfs car la lecture de ces papiers ne cessait de troubler Hubert. Non pas qu'il eut connu personnellement ces jeunes filles perdues à qui de braves soldats, de jeunes garçons timides écrivaient de brûlantes déclarations, mais le sentiment de tomber sous le charme parfumé de ces femmes qu'il n'avait vues dans sa jeunesse que comme des objets de consommation essentiels à sa soif virile. Le sentiment aussi d'être passé à côté de cette hésitation fondamentale face à des femmes qu'il aurait pu désirer autrement que pour leur sexe. Ce manque de courtoisie, de déférence envers le sexe qu'il avait tant vénéré, Hubert le ressentait alors douloureusement et la lecture continue de ces paroles ardentes et impossibles martelaient ses souvenirs de pieux regrets.

Il lui arrivait alors de faire de longues pauses. Un mois, deux mois, où il passait son temps à lire les classiques qu'il avait conservés de ces anciennes rapines. Pourtant, cette conscience accrue et douloureuse de sa solitude ne l'incita pas à sortir rechercher cette passante qui lui redonnerait le sourire. Il avait la vocation du moine copiste. Il revenait toujours à Marguerite, à Paule et à Marcelle, à Juliette et à la Pouliche, Justine et Caroline, Carmen et Grosminette, toutes ces femmes de Perpignan à Lille, de Nantes à Nice et de Barcelone, de Londres et de Berlin, toutes ces femmes qui souriaient toutes d'un même sourire depuis près de soixante-dix ans. C'étaient les ors et les velours, l'odeur acre du sperme et la couleur sombre de la suie le long des murs, la gelée l'hiver dans les bacs à eau, le lit qui grince et les ressorts moelleux des grands hôtels, la soie granuleuse des belles africaines de Clignancourt, la voix étouffée des filles de Montreuil, le charme discret des filles de Malakoff... Il n'y avait plus que des perles de seins enfilées sur des perruques rousses, des porte-jarretelles et de la dentelle sous les draps, du noir aux yeux et des cheveux frisés, la grâce callipyge de la nuit, le galbe ferme de leurs cuisses se dessinant dans la lueur rouge de l'automne, et cette crevasse fabuleuse, lustrée, fournie et chaleureuse qu'on venait visiter de loin en loin, avec suavité et intérêt. Mais c'était aussi la peur du microbe et du pus jaune, l'angoisse de la nuit et les rideaux déchirés, la pièce de cinq sous sur la table de nuit, les pots émaillés remplis d'odeurs douteuses, le parquet froid ou les chambres brûlantes, l'envie de vomir aussi, et ces parfums bon marché qui ne parvenaient pas à masquer ces odeurs d'hommes infects et malpolis.

Le tri fut long et méthodique donc, jusqu'à ce qu'Hubert fit part à son libraire de cette passion qui l'occupait depuis plus de trente ans. Incité à persévérer et à publier quelque chose, Hubert s'attela à la tâche sans y parvenir, il avait trop lu pour y parvenir, tant l'écriture lui

apparaissait comme une nouvelle torture. Il laissa tomber et mit une annonce. « Et c'est là que tu intervies, à temps je pense, car sinon j'aurais sans doute tout abandonné... »

Blottie dans le fond du taxi qui nous emmenait à la gare, je souriais en repensant à ces quelques mots qu'Hubert m'avait glissés un soir d'hiver quand j'étais revenue de mes trois mois d'absence, le cœur sec et les joues blêmes. Il avait su trouver les mots justes de réconfort que j'attendais, ceux que mon père sans doute n'aurait jamais pu prononcer ni devant moi, ni devant ma mère, Hubert qui avait pourtant toutes les raisons de m'en vouloir, m'avait ouvert ses bras de vieillard et m'avait longuement serrée, dans la chaleur encombrée de sa maison. Nous en savions déjà trop long pour nous quitter.

Hubert se rappelait aussi ce soir d'hiver. Les rues de Tours étaient sombres et soudainement plus étriquées, le vent balayait les caniveaux en n'y laissant qu'une mince traînée de poussière grise. Il faisait sec dans l'air et dans les cœurs, personne ne souriait. Les maigres regards qu'Hubert avait sentis se poser sur lui étaient des regards vides et glacés, loin des embrassades heureuses qu'il lui semblait recevoir d'ordinaire après Noël. Hubert marchait lentement vers la gare, c'était tout près de chez lui et l'air froid lui rougissait le nez.

Mona l'avait appelé dans l'après-midi. Un coup de fil pendu au milieu d'une cellule. Une sonnerie, puis le timbre de voix tant attendu, tellement désiré qu'il avait craint l'espace d'un instant à une hallucination. Mais dans l'écho bruissant de ses oreilles se détachait la voix inquiète de Mona, entrecoupée de silences. « Bonjour Hubert, Je... voulais vous demander si, par hasard, vous viendriez me chercher à la gare, ce soir, vers 20h30. Désolée Hubert, désolée... je vous raconterai. C'était stupide, enfin... je serai heureuse de vous revoir, une dernière fois au moins... »

Sa voix n'avait pas eu besoin de plus le supplier. Hubert l'avait absoute immédiatement. Elle avait raccroché qu'il tenait encore le combiné dans sa grande main ridée, les yeux fermés sur l'absolu. Un geste soudain l'incitait à réciter une prière, ainsi qu'un vieux réflexe, mais sans origine car Hubert n'était plus pratiquant depuis longtemps.

Ce soir-là donc, en arrivant à la gare le visage de Mona, seul au milieu de tant d'indifférents, éclata dans son esprit comme autant de rayons lumineux. Assise de profil sur un banc, elle ne le voyait pas encore, les sourcils suspendus à sa frange de cheveux bruns. Son teint pâle rehaussait le contraste avec sa veste noire aux reflets changeants, sans doute de velours.

L'embrassade fut infinie. La sécheresse de l'air s'emplissait de leurs soupirs, de leurs fatigues et de leurs larmes. Les poches cendrées que chacun traînait sous ses yeux laissaient à croire qu'aucun n'était parvenu à trouver le sommeil ces derniers mois. Hubert insista pour qu'on rentrât rapidement rue George Sand, et que l'on se couchât de même, sans manger, afin de préserver pour le lendemain cette soif de parler et d'épuiser les souvenirs qu'ils n'avaient pu partager.

Des souvenirs, Hubert en avait plein la tête. Tout avait commencé par cette longue lettre de Mona, qu'Hubert avait conservée et qu'il relisait ce soir encore, comme pour en annuler les prophéties.

« Très cher Hubert,

Je vois et sais très bien qu'à la lecture de ces quelques lignes vos bons sourcils se froncent et je crains de ne pouvoir en dissiper les nuages.

Car si vous savez toute l'affection que je vous porte et en dehors même de la reconnaissance matérielle que je vous dois, vous vous douterez bien que ma décision de partir ne fut en aucun cas pour moi chose facile. Je suis donc partie et ne veux pas vous dire où. Car j'aurais trop peur que votre empressement généreux à me revoir ne brise à l'avance l'envie que j'aurai sans aucun doute un jour de revenir.

Vous à qui j'ai raconté mon histoire et qui m'avez raconté les vôtres, je ne peux vous cacher quelques éléments qui motivent ma fuite, si c'en est une. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de partir avec un homme. Son nom ne vous dira rien mais la force qui m'unit à lui et la confiance que j'ai en vous me poussent à vous le dire : cet homme s'appelle Amalric et je l'aime depuis deux mois déjà.

Que votre âme généreuse me pardonne, je ne vous en ai jamais parlé. Nous nous voyions régulièrement, à la bibliothèque, dans la rue, dans les cafés. Il était là et je l'attendais. Il n'a eu qu'à me cueillir, enfin... l'ayant séduit au préalable. Il devait rester à Tours pour quelques années et puis finalement il vient de trouver un poste à l'étranger, je le suis donc dans son périple, le cœur lourd de vous quitter mais l'âme légère de celle qui sait combien vous, le pionnier, l'archéologue de l'amour multiple, me comprendrez.

J'ai tout laissé en ordre sur ma petite table, avec l'argent que je vous dois pour le temps que je vous dérobe.

Croyez bien, Hubert, que je vous quitte difficilement.

A bientôt,

Mona. »

La nuit tout simplement était revenue, douce comme du coton et en même temps aussi sèche et grinçante.

Dire que rien n'avait changé était prématuré, mais quand Hubert vit Mona descendre déjeuner le lendemain matin, il lui sembla qu'hier encore ils avaient discuté de leur livre, de ces femmes innombrables, aux noms improbables et aux amants interchangeable. Pourtant, le petit sourire qu'elle lui adressa en lui disant bonjour traduisait son inquiète impatience de tout raconter.

La journée qu'ils passèrent à se parler dans le petit salon du premier étage fut la plus intense de toutes les discussions qu'ils s'étaient tenus. Et Hubert, doué d'une mémoire romanesque exacerbée, s'en souvenait dans les moindres détails.

Elle m'avait d'abord fait asseoir dans le gros fauteuil de velours rouge qui trônait dans le salon, en face de la fenêtre. Elle s'était assise le dos à la croisée, sur un petit fauteuil en osier qui craquait quand on s'asseyait dessus. J'ai très vite compris les raisons de cette disposition. De la sorte je ne pouvais voir nettement son visage à cause du contre-jour et de la médiocrité de la lumière dans la pièce. Si bien que je n'ai pu que supposer les yeux baignés de larmes, les soupirs qui en disent plus longs que les paroles, les sourcils qu'on monte et qu'on descend... Je ne pouvais que m'accrocher à cette voix, sensuelle et sentimentale, à demi voilée par l'obscurité. Telle une demi-lune, elle ne laissait voir qu'une face de son époque. J'aurais pu douter de sa sincérité et penser qu'elle dissimulait pour mieux m'attendrir, j'aurais pu croire que toute cette mise en scène n'était qu'un tiroir à double fond, mais ma fascination, ma soif d'histoires m'interdisaient de douter. Je savais à l'avance que pour romantique que

serait son aventure, elle serait pour moi avant tout romanesque. Je savais que la fiction, malgré toute l'authenticité de Mona, l'emporterait sur ces bribes de réalité qu'elle s'apprêtait à me raconter.

Elle avait commencé d'une voix lente mais sûre, celle de qui a longuement ruminé les premières phrases de son laïus. Ce matin-là la lumière froide de la cour m'obligeait à fermer les yeux et je ne fis plus attention à son corps, guidé uniquement par les mains caressantes de sa voix vers le chemin de son cœur.

C'était à la fin de l'été, sur les quais de la Loire où Mona s'était posée après la fermeture de la bibliothèque municipale. Elle se rappelait la douceur de l'air et l'eau nonchalante qui coulait ses flots sombres devant elle. Un jeune homme était venu s'asseoir à côté d'elle. Elle l'avait reconnu tout de suite ; c'était le jeune homme studieux qui ne quittait jamais la table du fond dans la salle de lecture. Par curiosité, Mona était parvenue, à savoir ce qu'il étudiait. Sur la table étaient empilés des livres de géographie et de sociologie britannique. Il était étudiant à l'université. Sa curiosité satisfaite, Mona avait regagné sa place, non sans jeter ses regards avides sur les autres tables qu'elle croisait.

Il était donc assis à ses côtés, ce jeune homme brun, aux yeux noirs et aux lèvres pointues. Contrairement à Mona, il ne lisait pas. Son sac posé à terre il regardait le fleuve. Mona gardait les yeux sur son livre – un curieux livre de médecine, d'un certain Jean Lacassagne, sur les prostituées de Lyon – mais ne lisait plus. Elle scrutait chacun des mouvements de son voisin. Elle aurait pu dire au bout de quelques minutes et toujours sans lever la tête, dans quelle direction ses yeux se tournaient, quelle était la position de ses doigts.

« J'ai reconnu la fébrilité de son regard se poser sur moi. C'était, je sais que vous allez sourire Hubert, comme une bouffée d'air chaud. C'est cet instant que j'ai choisi pour me retourner. Il était... »

En dépit de mon habitude des bordels je savais la puissance du coup de foudre et si j'avais souri c'est que malgré les souffrances que j'avais supposées être les siennes par la suite, mon esprit romanesque tressautait d'amour et d'optimisme pour ce fugace instant. Un trait lumineux, surgissant de la Loire avait illuminé ces amants ordinaires.

L'intensité de cet épisode et la ferveur qu'elle employa pour me le raconter me surprenait, moi qui n'avait rien vu venir.

Il ne s'était rien passé d'autre ce soir-là, qu'un simple échange de paroles, des phrases de connaissances, banalement quotidiennes, alors que leurs yeux dardaient d'un puissant rayon. L'assiduité de chacun à la bibliothèque leur avait permis de se revoir souvent et il ne fallut pas longtemps pour que l'un et l'autre se déclarassent.

Pourtant ils se parlaient peu. Durant leurs longues et voluptueuses entrevues, Mona, sensible au glissement des heures sur sa peau blanche, goûtait son plaisir avec tendresse et – disait-elle – nostalgie. Elle évoquait ce grand Amalric, brun, musclé, et visiblement cultivé mais n'en disait finalement que peu de choses. J'étais trop embarqué dans son récit pour m'en apercevoir. D'ailleurs, sa seule vue, dos à la fenêtre, toute auréolée de gloire, me sublimait. Elle portait désormais deux nattes qui lui arrivaient à la nuque et partaient du sommet de son crâne. J'étais attendri par ses pauses, ses silences, dont elle émaillait avec talent son histoire.

Six jours après la rencontre sur le banc, après six jours de menus silences, ils s'étaient retrouvés chez lui, dans un petit appartement de la rue Colbert. Tout était allé très vite. Etudiant en anglais, Amalric devait quitter la France pour l'Angleterre. Bien qu'il eût prévenu Mona de son départ, il ne pouvait se résoudre à la quitter de même qu'elle ne concevait pas qu'il partît. Elle m'expliquait, la voix pleine de tremblements, qu'elle ne voulait pas partir, qu'elle ne savait pas encore si elle partirait. De son côté Amalric se faisait de plus en plus pressant, il voulait qu'elle vînt avec lui afin qu'ensuite, s'ils s'aimaient encore, il pût la présenter à ses parents, et qu'ils se mariassent comme ils le projetaient alors. J'aimais moins

cette partie du discours. La mièvrerie ne collait pas avec son départ. Mona s'entêtait à me montrer combien elle avait hésité.

- Vous comprenez Hubert, je ne voulais pas partir sans vous dire au revoir...
- Pour l'instant je ne comprends rien, non, mais continue.
- Je vous assure, Hubert, je n'ai pas cessé de penser à vous, à tout ce que vous avez fait pour moi, le travail, l'appartement... je ne suis pas l'ingrate que vous avez pu imaginer, une fois partie j'ai beaucoup regretté de ne vous avoir laissé que ce petit mot...
- Continue Mona, je ne t'en veux pas, voyons, sinon, crois-tu que je serais là depuis deux heures, à t'écouter ?

Son visage, je suppose, changea d'aspect. Mais je voyais mal. Je sentais simplement qu'un léger sourire – ironie, assurance, complicité ? – étirait le coin gauche de sa lèvre. J'avais du mal à comprendre en effet qu'elle s'acharnât tant à me justifier sa folie qui n'avait d'autre explication que l'amour. A tout autre que moi, oui, il aurait sans doute fallu tout narrer, depuis les émois du cœur jusqu'aux pâmoisons de l'esprit, l'irresponsabilité de la raison et les toutes puissances de l'amour, mais tout de même, après tout ce temps passé en ma compagnie, cela était bien curieux.

Enfin ils étaient partis ensemble. Ou plutôt non, séparément, car il l'avait précédée d'une semaine, pour chercher un logement et que de son côté Mona trouvât un avion à bas prix. Arrivée en Angleterre, Mona retrouva son amant plus vibrant qu'elle ne l'avait quitté. Il avait déniché un confortable deux pièces « dans un quartier chic ». Les parents d'Amalric tenaient à ce qu'il eût tout le confort et le finançaient donc largement. C'est pourquoi il vint chercher Mona à l'aéroport dans sa propre automobile, une vieille Vauxhall cabossée qu'il avait obtenue pour trois fois rien.

Pourtant, malgré l'aisance financière du jeune couple, les soucis s'amoncelèrent dans le deux pièces de la rue Brighton. Non pas qu'à proprement parler il y eût un quelconque désaccord entre les deux amoureux, mais plutôt que Mona, uniquement francophone, se laissât plus profondément abattre par l'isolement géographique et linguistique. Néanmoins, le jeune Amalric, chaque fois qu'il lui était possible, l'emmenait avec lui dans les clubs britanniques qu'il fréquentait. C'était toujours une Mona riieuse, adorable et sensuelle qui paraissait au bras d'Amalric le bienheureux. Elle donnait à ces soirées toute l'énergie qu'elle était capable d'employer dans la journée. Des journées qu'elle passait à se morfondre, dans sa chambre ou au salon, à lire ou à boire, car elle avait pris l'habitude de siroter continuellement, soit un whisky, soit un gin, avec quelques glaçons.

De cette escapade Mona ne disait finalement pas grand chose, mais cela, je ne m'en suis rendu compte que bien après. Je ne me souviens pas lui avoir posé les questions qui désormais me tourmentent : quel était ce « quartier chic » ? Pourquoi ne pas avoir cherché à me contacter depuis Londres ? Que faisait vraiment Amalric ? Les lacunes du récit, les zones d'ombre et les aspérités, je ne les voyais pas, avachi dans mon fauteuil, face à une Mona resplendissante mais dont je ne voyais que la fine silhouette. Abusé, abusé par ses paroles, la chaleur de ses mots sur la vieillisse de mon crâne se déposait lentement. En toute crédulité. Bien plus qu'une retrouvaille de corps, cette entrevue, rue George Sand, était une retrouvaille de l'esprit ; déjà Mona retrouvait l'éloquence qu'elle avait lorsqu'elle rédigeait les biographies lacunaires de Marguerite, d'Ingrid ou de Marie Friponne. C'était toujours la même, la même Mona qui mettait en page les pas des danseuses dont il manquait le corps et qui pourtant traçait à l'horizon, un ballet pur et fugace.

Un soir, Mona avait eu une longue discussion avec Amalric. Ils avaient tous les deux longuement pleuré et s'étaient douloureusement mis d'accord. Mona repartait pour la France. Conformément à ce qu'ils s'étaient promis, ils ne chercheraient pas à se revoir, pour garder intact le souvenir de leur amour. Mona pouvait sans mal lui assurer ce silence et moi qui

connaissait ses histoires, je hochais la tête en me souvenant d'Eric, le jeune homme tant aimé et dont elle ne parlait presque jamais sinon pour l'évoquer de façon révolue, au passé simple en somme.

Elle m'assura, comme si je pouvais alors en douter, qu'elle était revenue immédiatement sur Tours, pour me revoir, et qu'encore avant hier elle était en Angleterre. Mais je devais savoir par la suite combien elle m'avait menti. Et pourtant, malgré tous ses mensonges, encore aujourd'hui, finalement, je me retrouve dans une situation analogue de parfaite séduction. Je pourrais jurer de la sincérité de Mona, assurer devant quiconque qu'elle est intègre et fidèle même si la réalité, en ces terribles heures, travaille inlassablement à me démentir. Parjure, elle m'a rendu parjure. Et je ne peux lui en vouloir, à cette petite femme que je regarde dormir en face de moi, dans ce wagon de première classe qui nous mène à la capitale. Elle a eu raison de profiter de ces deux heures pour rattraper le sommeil qu'elle a eu du mal, tout comme moi, à trouver hier au soir. J'aurais du moins le plaisir, si son état se prolonge, de la ramener délicatement au présent, tel Orphée retrouvant Eurydice, quand nous serons aux abords de Paris.

Nous nous étions remis intensivement au travail dès le lendemain. Mona m'amenait les pages qu'elle avait écrites au milieu de l'après-midi, afin que je puisse les retoucher et lui en reparler dans la soirée. Il n'y avait pas grand chose à modifier, quelques tournures, quelques répétitions, mais l'essentiel me satisfaisait. J'avais d'autant plus confiance qu'elle prenait la rédaction très au sérieux. Je m'émerveillais de lire l'histoire de ces femmes que je croyais avoir frôlées à telle ou telle période de leur éphémère vie « d'artiste ». Dans ces parcours innombrables et aux accents si semblables, il y avait souvent un de ces hommes aventureux et engageant, auquel je ne pouvais m'empêcher de m'identifier. Mona m'éclaircit un peu plus tard de cette coïncidence, quand le livre fut édité. Lorsque l'identité de l'homme avec qui la prostituée correspondait était trop tenue pour en tirer quoi que ce fût de romanesque ou de profond, elle se rabattait sur les récits que je lui faisais de mon existence dans ces années. Il y avait donc dans ce livre beaucoup plus de ma personne que je ne croyais.

Toujours est-il que certains récits trop beaux pour paraître crédibles – lorsque Mariette La Tulipe par exemple, après avoir été la maîtresse d'un jeune officier français mort à la guerre, devenait l'amante en titre d'un général allemand qui s'avérait être l'officier français, capturé puis enrôlé dans la Wehrmacht en qualité de spécialiste de l'équipement ennemi – avaient dû être écartés par l'éditeur. D'ailleurs nous avons de nombreuses histoires en réserve si bien qu'il sous-entendait qu'en cas de succès il était fort probable que nous donnerions la suite à imprimer.

Dans la soirée, avant de prendre le repas dans la salle à manger, nous parlions inlassablement des plus belles femmes que nous avons rencontrées dans la journée. Ce n'étaient pas celles dont nous avons le plus d'informations qui retenaient notre attention. Celles-ci, méticuleuses et nourries d'ambition bourgeoise, menaient des vies de prostituées ordinaires, sans autre motivation que « d'arriver ». Elles vivaient paisiblement, gardaient leurs amants sur deux ou trois ans, rarement plus longtemps, et finissaient dans le meilleur des cas à contracter un piètre mariage avec un homme dont elle ne voulait pas, sinon pour former une famille et assurer la fin de leurs jours.

Au contraire, ces femmes dont la vie n'était que lambeaux de lettres, rongées par les rigueurs du froid, de la cire et de l'alcool, s'introduisaient chaque soir dans notre petit salon. Il nous semblait que nous pouvions converser avec elles et de la sorte éclaircir les trous noirs aux profondeurs éloquentes. Nous concevions que la plupart, dotées d'une beauté fabuleuse, étaient entrées dans la profession par goût de la volupté en même temps que de la volonté de

puissance. Certes l'argent importait, mais par le pouvoir qu'il leur conférait, car elles le dépensaient follement, en une soirée. Contrairement à leurs homologues économes, elles n'épargnaient rien. L'argent filait en coupes de champagne, en équipages, en bas de soie et en chaussures à talons. Et puis il y avait, comme après l'ivresse, la descente souvent douloureuse, toujours plus abyssale, au fur et à mesure qu'elles vieillissaient. Les pièces manquantes n'étaient pas les moins reluisantes. Il semblait que le luxe éphémère leur eût ôté la nécessité d'écrire, de correspondre. En revanche, dans la misère noire qui les encombra à leur retour des palais de la gloire, misère dont elles ne cachaient rien à leurs correspondants, elles écrivaient à un, deux, trois, jusqu'à dix amants en même temps pour la plus talentueuse d'entre-elles, Marguerite de Mavillon. A en juger par les livres de compte que nous avons déchiffrés, il semblait même qu'elles pussent entretenir dans la même journée cinq d'entre eux, à l'insu de chacun d'eux. Cette souplesse de leur esprit nous impressionnait autant que les considérables efforts qu'elles faisaient dans le style de leurs lettres. Marie Vallon parvenait à déguiser son manque absolu d'éducation en faisant rédiger ses épîtres par sa femme de chambre qui avait dans son jeune âge été au lycée. Elle lui donnait des indications précises sur chacun des destinataires et la femme de chambre était chargée de broder autour, et avec talent. Plus surprenante encore était l'habileté de Lucinde, capable de moduler la tonalité de chacune de ses missives en fonction de la fortune du correspondant. Leurs portraits nous ravissaient.

C'étaient cependant toujours les mêmes que nous rencontrions : Justine de Sade, dont le seul nom figurait l'ambitieux parcours, Madame de Lafourette et Mademoiselle de Ritournelle, habiles lesbiennes au cœur large, qui sévissaient en couple du côté de l'Assemblée Nationale, la belle Sarah Melchior, fausse juive désireuse d'attirer une clientèle orientale et fortunée, Léonore Donfaisant dont les liaisons mondaines lui permirent de devenir la femme – tyrannique – d'un président du Conseil rapidement déchu de ses fonctions à cause du train de vie qu'il menait avec son épouse, et puis Marguerite de Mavillon, la plus prodigue et la plus voluptueuse des femmes de notre livre, qui plus est douée d'un talent hors du commun, tout droit descendu du dix-huitième siècle.

Si nous n'avions disposé que des correspondances de ces dames, notre travail n'aurait été qu'une compilation naïve de femmes éplorées ou exigeantes. Mais pour démêler les jeux de la feinte et le pouvoir du fard, j'avais réussi à mettre la main sur quantité de livres de comptes, de billets divers, et surtout de correspondances croisées que ces dames ne manquaient pas d'entretenir. Ces lettres étaient d'ailleurs les plus amusantes. Mais il fallait toujours se méfier de la sincérité de certains propos dictés par la jalousie, l'amitié voire l'admiration, la haine, le dépit... C'était affaire de doigté que de distinguer le vrai du faux et d'en tisser du vraisemblable. Là où je m'épuisais, Mona triomphait.

Après de longs allers-retours entre la maison d'édition et notre logement tourangeau, le projet fut enfin accepté tel que nous le voulions, un fort volume avec quatre encarts de planches hors-texte, pour les photographies. Nous étions donc montés, Mona et moi-même, dans ce même train qui nous embarque vers la soirée de lancement du livre, pour signer le contrat d'édition. Il avait fait beau et nous avons admirablement tenu notre rôle de touristes provinciaux : nous voulions voir la Tour Eiffel et le Panthéon, les Champs Elysées et la Bastille, nous promener sur les quais de Seine et flâner dans le quartier latin, aiguïser notre odorat dans le Marais, traîner nos savates chez les Chinois... Bref, l'impossible ! Car c'était sans compter sur l'âge de mes artères qui ne pouvaient évidemment pas rivaliser avec l'impétuosité de Mona. J'ai dû jeter l'éponge après la Tour Eiffel et le Panthéon, en me réfugiant dans l'Hôtel des Grands Hommes où nous avions réservé.

A notre retour je ne vis pas beaucoup Mona. Libérée du travail quotidien – même si bien entendu nous continuions, moi d'archiver, elle de broder et d'assembler, les montagnes de papiers qu'il nous restait – elle allait retrouver des amis et, me disait-elle, passait son temps au cinéma. C'est donc à cette époque que, recevant du courrier, j'ouvris par inadvertance une enveloppe destinée à Mona. Je n'étais nullement indiscret ni même inattentif, mais l'adresse portée sur l'enveloppe était la suivante :

« M. Carlant
55 rue G. Sand
37000 Tours »

Il ne s'agissait donc pas de Monsieur mais de Mona Carlant. Mais comment se faisait-il que mon propre nom pût être aussi étroitement associé au sien ? Était-ce commérage, indiscretion, chantage, malveillance ? C'était une lettre manuscrite et l'on sentait au toucher qu'il ne s'agissait pas de papier ordinaire mais de quelque papier de luxe, légèrement granuleux. Voici la lettre :

M. DUZELLE Charles
44, rue Daumier
75016 Paris

Mona,

Il m'a fallu beaucoup du temps et d'argent, à moi et à mes amis, pour retrouver l'ombre de ta trace. J'ai délibérément choisi d'apposer à ton prénom le nom de ton protecteur afin que ce courrier te parvienne sûrement. Car je doute fort que tu ne sois mariée avec ce vieux fou, et dégénéré.

Il m'a fallu du temps également pour admettre ta trahison, et cette fuite, médiocre, à laquelle je m'attendais. Ne crois donc pas que tu t'en sois tirée avec les honneurs d'une belle fugueuse. Il aurait suffi d'un seul mot de ma part, en apprenant ton départ, pour que tu me sois ramenée en douceur. Au lieu de cela, tu as pu tranquillement voler ton mari – une brique et des brindilles, triste butin – et t'enfuir convoler dans les bras de cette vipère que ton père – Dieu garde son âme – aurait dû achever au plus tôt.

Il m'a paru opportun de t'abandonner à l'ignominie de ton attitude, que tu t'enfonces dans les misères de la malveillance et de la gêne. Désolé si mes mauvais sbires n'ont pu vous rendre la vie plus insupportable qu'elle n'a été. Je te félicite de l'adresse avec laquelle vous leur avez glissé entre les doigts. Et je me réjouis que tu sois retournée chez le vieux grigou de Touraine. C'est un bon petit vieux, à l'existence dissolue mais à la vieillesse paisible. Sache d'ailleurs qu'il est entre mes mains comme une feuille de papier à proximité d'un bûcher, à toi de ne point l'agiter.

Inutile de t'ordonner ni de t'implorer de revenir. Tu reviendras. Ton numéro de téléphone devrait me parvenir d'ici peu et nous prendrons contact de sorte que ta voix puisse délivrer ton défunt père de l'ardente promesse qu'il me devait. Comment peux-tu encore aujourd'hui insulter sa mémoire ? Sans doute comme tu avais déjà profané son destin en t'accouplant dans l'abjection et le secret. Mais comme tu l'as compris je ne t'en veux pas d'avoir perdu ce piment virginal, cela m'a évité bien des peines et des douleurs. T'en souviens-t-il ?

Venons-en aux choses sérieuses. Il me semble avoir trouvé un terrain d'entente qui peut-être te délivrera d'une part de tes obligations.

Lorsque ta mère est partie, elle t'a laissée cette bague en or blanc sur laquelle est enchâssé un rubis de petite taille. Dans le tour de la bague est inscrite une courte formule, parole incantatoire descendue du siècle, oracle de sa vie. Ce bijou, créé par Marcellin de La Tour Gaillard à Limoges en 1871, avait été commandé par mon aïeul pour les beaux yeux d'une courtisane rencontrée dans le hasard du tumulte parisien. Cette jeune personne l'ayant quitté à la suite des désordres financiers occasionnés par la chute de l'Empire, Philippe Ferrouan-Duzelle, mon noble aïeul, avait en vain essayé de récupérer ce présent. Mais la courtisane s'évanouit dans les vapeurs éthérées des mauvais quartiers et la bague voyagea de Mont-de-piété en brocanteurs, passant aux mains des plus nobles et des plus pauvres. Mais toujours, ceux et celles surtout qui l'osaient porter finissaient par se donner la mort. Grâce à un important réseau de connaissances dans le monde de la joaillerie où mon grand-père avait ses entrées, il parvint à suivre de loin la destinée mouvementée et maléfique de cette bague qu'il avait lui-même dessinée. Vers la fin de sa vie cependant il en perdit la trace en même temps que sa raison et ce n'est qu'à sa mort même que, dans un bref instant de lucidité, il livra le secret à mon propre père.

Cependant mon père était alors fortement occupé à courir jupons et jupettes dans les quartiers chics de la rive droite. C'est là qu'il avait rencontré Marianne, sa plus belle et plus durable maîtresse. Ma mère ne s'offusquait pas même pas de ses relations, les qualifiant de parenthèses, parenthèses fort longues dont elle profitait allègrement de son côté. Or, à la suite d'un pur hasard, mon père offrit la bague de son père à Marianne. Reconnaissant l'objet tant convoité, et dans un désir plus ou moins mal assuré de quitter sa maîtresse dont l'exubérance devenait chaque jour plus gênante, il admira la prophétie s'accomplir. Marianne mourut d'un barbiturique, une nuit où mon père ne voulut pas la rejoindre.

Le décès de Marianne ébranla la raison paternelle. Malgré les soupçons qui pesaient sur lui et grâce à ses relations préfectorales, il parvint à récupérer la bague. Toutefois, il sombra rapidement dans la folie et moi qui battais du mieux que je pouvais les mêmes sillons qu'il avait tracés dans le champs des frivolités parisiennes, je frémis en apprenant la malédiction. A sa mort, je tâchais de récupérer l'objet, pensant en tirer un important profit. Ma mère avait déjà mis la main dessus et la couvrit de sa fierté. Elle savait que mon père l'avait offerte à sa maîtresse et jouissait à présent de la porter en toutes circonstances. Cependant elle ne l'aimait guère et la revendit à profit à un banquier du Sentier avant de s'enfuir avec Bruno, un sinistre imbécile, dernier vestige de la noblesse de robe toulousaine, qui termina de l'épuiser.

Je ne sais comment ta mère parvint à se la procurer. Mais les salopes ont toujours de la ressource, et Dieu sait si ta mère en avait ! C'est au hasard des réceptions de mon ami Bernard que je la rencontrai, resplendissante, dans une robe d'emprunt, collée à la peau, la gorge nue et cette bague, obsédante, à l'annulaire. Je pourrais te faire bien du mal en te disant que ce soir-là je couchai avec elle et en tirai une longue jouissance. Ce n'est pas moi qui m'en chargeait mais un ami, le Baron de Salte. Je n'ai pas eu le temps de goûter aux joyaux juteux de ta mère mais les tiens m'en ont donné d'assez clairs aperçus.

Quand elle s'est mariée avec ton père je me suis débrouillé pour en devenir un ami, un conseiller fidèle. Tu étais si belle déjà toute petite que mon cœur prit le chemin d'un autre joyau et l'anneau maternel m'inquiétait bien moins que le sourire lissé de tes boucles. Je peux t'affirmer que la diffamation ne vint pas de moi. Sans quoi je ne serais pas là à t'implorer de revenir. La colère de ton père fut si terrible en apprenant les désordres

de ta mère qu'il en devint follement pieux. Tu en as sans doute plus que tout autre subi les effets. Je continuais de fréquenter votre maison et mes efforts furent récompensés : ton père m'accorda ta main malgré l'opposition féroce de ta mère. La pauvre subit une telle volée de coups après la subite émergence de son passé qu'elle fut contrainte de partir, non sans te laisser d'innombrables souvenirs, dont cette bague. Ton père t'avait promise en échange d'une importante part dans la société que je dirigeais, il reçut sa part sans pouvoir honorer la sienne.

Comme je te l'ai raconté quand nous nous sommes revus, ton père n'a pas porté plainte, sur mes conseils, mais il en est devenu fou. Il est mort le même jour que ta mère, à trois cent kilomètres de distance.

Tout cela, je n'ai pas eu le temps de te l'expliquer, ni à Tours quand je vins te chercher, ni à Paris où tu ne cherchais, perfide, qu'à m'humilier. Voilà donc le marché que je te propose. Compte tenu des arrangements que nous avions conclus, tu es, légalement, ma femme. Tout divorce serait inutile et immédiatement invalidé. Toutefois, en considération de ta jeunesse, au regard de ma relative vieillesse, je t'accorde liberté et indépendance financière à deux conditions : la restitution de la bague et la promesse de ne pas revoir ce sombre crétin d'Eric.

J'ose croire que tu seras raisonnable. Il s'agit de l'offre la plus clémente que je suis prêt à déposer devant tes pieds. Toutes les autres seront funestes aux êtres qui te sont chers. Quant au fameux livre que tu publies dans quelques jours, tu n'ignores pas quelle fut ma contribution. Ce que j'ai fait, je puis toujours le défaire.

Je t'appelle dès que possible.

Ton obligé, le Baron Duzelle.

Qu'allais-je faire de cette lettre maintenant qu'elle était décachetée ? Comment ignorer ce qui pesait sur Mona, moi-même et notre livre ? Malgré les preuves profondes que ce courrier apportait aux mensonges de Mona, je ne parvenais pas à me séparer de la vertueuse image que je m'étais forgée d'elle. Je souhaitais abattre ce faux baron d'Empire, l'écrabouiller dans sa suffisance, le liquider à l'ancienne, à coups de lattes, dans une ruelle. Malheureusement mes os avaient rouillé dans l'eau de la vieillesse et je ne connaissais plus personne à Paris.

C'était un mensonge. Tout cela n'était que fariboles. Une bague maléfique ? Nous n'étions plus au temps de Mérimée ! Il ne s'agissait sans doute que d'un vulgaire maquereau à qui Mona avait momentanément succombé – déjà cette hypothèse me faisait frémir, pour rassurante qu'elle fût – et qui en redemandait. La thèse du chantage sans importance prit finalement le dessus et je décidai de transmettre la lettre à sa réelle destinatrice. Je ne me doutais pas que cette lettre pût m'être directement adressée et que l'expéditeur eût l'idée, sournoise et inventive, de me faire croire qu'elle devait parvenir à Mona. C'est pourquoi malgré mes précautions qui consistèrent à remettre le plis sous enveloppe et à la réexpédier par La Poste, Mona, en ouvrant le courrier, me jeta un regard complice et s'excusa brièvement, sans rien évoquer de précis.

- Mais ne vous inquiétez pas Hubert, ce salaud ne nous aura pas, il ment et je sais comment le faire chanter, moi aussi.

Elle m'embrassa sur le front et courut dans sa chambre. Nous partions dans trois jours.

Je regrette un peu d'avoir menti à Hubert. D'autant qu'il avait l'air plus gêné que moi, ce matin où j'ai reçu la lettre qu'il m'avait fait réexpédier. A croire que l'âge lui a fait perdre sa filouterie. Mais désormais que je tiens ma vengeance, ça, je ne vais pas m'embarrasser. J'ai hâte de retrouver Eric à Paris. Je doute qu'il ait lui-même bien compris jusqu'où je l'emmène, qu'importe, je suis sûre qu'il le fera, sans hésiter, il me le doit bien.

Je ne devrais pas parler d'eux comme cela. Comme si ma haine pour une personne devait rejaillir sur les deux autres, comme si ma soif de fiel, de sang, d'humiliation, ne pouvait être satisfaite que dans une vaste entreprise de mépris envers les hommes, envers la société. D'ailleurs la réception à la maison d'édition m'inquiète assez peu, alors que je peux lire l'appréhension sur le front ridé d'Hubert. Au-delà de cette sérénité, mon corps peine à dissimuler une certaine fébrilité qu'un observateur extérieur ne manquera pas de prendre pour de l'impatience. Mais quelle impatience ? Serrer la main de Robert Laffont ou bien enfoncer la face immonde de Charles Duzelle ? Un lecteur attentif, et Hubert le premier, ne devrait pas avoir de doutes là-dessus, à moins que lui-même ne soit étroitement mêlé à l'une ou l'autre partie.

Quand Hubert m'a réveillée dans le train, quand nous passions sous la BNF, il y avait dans son visage plissé suffisamment de paternité bienveillante pour masquer son extrême inquiétude, tout juste palpable au mouvement oblique de ses sourcils. Si j'avais vraiment dormi j'aurais sans doute haï ce visage mielleux. Mais j'avais eu le temps de m'y préparer, dans ma feinte somnolence, occupée que j'étais à planifier encore et encore les deux journées qui m'attendaient.

Je ne devrais pas traiter ainsi les deux hommes qui m'ont relevée. J'ai aimé Hubert avec toute la tendresse dont j'étais capable, et au-delà de tout intérêt. Il est vrai que sans sa proposition je ne sais où j'en serais. Et puis son projet était plaisant, il me plaît encore même si je doute qu'après ce que j'ai prévu je puisse continuer sur la lancée. Mais que mon éditeur se rassure ! J'ai de l'avance sur le prochain volume – s'il y en a un – et même Hubert ne le sait pas. Il croit qu'il ne nous reste que des bribes incomplètes, de maigres histoires de putains délaissées. J'ai eu le temps cependant d'élaborer d'assez longs récits sur trois femmes dont les destinées, les hommes et les lieux se croisent. A la fin de mon récit je laisse planer le doute sur le nombre réel des courtisanes : étaient-elles bien au nombre de trois ou bien s'agissait-il d'une plus vaste fratrie – car pour les commodités narratives j'en ai fait des sœurs, des cousines – ou encore d'une seule femme ? A lui seul, ce long récit, accompagné de quelques autres ainsi que d'un choix d'illustrations, laissera une bonne surprise à Hubert. Car en sortant de la maison la dernière j'ai déposé sur sa table de travail le contenu de mes écrits ainsi qu'une longue lettre d'explications. Je ne doute pas que son esprit romanesque appréciera le tournant des événements. Je termine ma lettre par un court billet moins professionnel :

« Je pourrais intituler ce passage "désolé pour Amalric". Oui. Je suis désolé de cet effroyable souvenir. Il y avait peu de vrai dans le long récit que je vous confiai ce jour-là. Pauvre Amalric... il n'a jamais existé, ni ce voyage en Angleterre. Rien. Je n'ai connu que quatre hommes dans mon existence. Deux d'entre eux ont tâché de m'anéantir, les deux autres m'ont sauvé. Vous faites partie de la seconde catégorie, aux côtés d'Eric, le fidèle, le pur. En face, mon père, que le Diable a finalement rappelé à lui et Charles, l'ordure qui devrait bientôt le suivre. Merci pour votre tendresse et votre écoute. Je vous embrasse fort.

A bientôt.

Assez parlé d'Hubert. Je dois aussi quelques éclaircissements sur Eric que j'étais censée ne pas avoir revu depuis la terrible soirée avec mon père.

Avant d'aller plus loin et pour vous épargner tout sentimentalisme, je dois et crois dire que je n'ai plus de « sentiments » pour Eric. Mon père a réussi en cela. Ses deux gifles ont soufflé de mon cœur la passion qu'il m'inspirait. Toutefois, le souvenir de nos rencontres, de la tendresse passée, m'attachent encore à lui. J'ai encore trop de violence pour aimer et je sais mes seins trop durs pour être caressés. Quant à lui, et bien, s'il m'aime, il ne le montre guère. Ou bien est-ce que je ne sais plus le voir ? Je crois simplement qu'il a peur de moi mais que son attachement, et dans une certaine mesure, sa fidélité aux serments qu'il me prononçait le soir, dans l'obscurité, et auxquels je ne pensais pas qu'il serait si exigeant, l'obligeant aujourd'hui à me rejoindre. C'est pourquoi nos retrouvailles ont été si froides. Nous nous sommes embrassés longuement, spontanément, car le souvenir était le plus fort. Et si nos corps ont repris le chemin d'autrefois c'est par inertie ; bien qu'opiques et vertueux, ils n'offraient plus de prise l'un à l'autre.

Je reviens donc sur notre rencontre mais pour cela il me faut revenir bien en arrière et rappeler comment s'est déroulée mon escapade parisienne en compagnie de Charles.

C'était au petit matin, je prenais mon stylo pour travailler. Un coup de téléphone. Classique. Avant de décrocher je savais que c'était lui.

- Bonjour Mona
- ...
- Je suppose que tu attendais mon appel. Je ne t'ai pas vue hier à l'enterrement de ton père. Tu étais pourtant au courant, non ?
- J'avais reçu le carton, oui, mais je n'avais aucune envie d'aller le voir. Ce n'est pas la peine de me culpabiliser, vous ne m'attendrez pas.
- Non, non. Je sais bien. Mais je voulais vous revoir.
- Pas moi. Mon père est mort, il n'y a plus de promesse M. Duzelle.
- Hum. Je sais tout cela Mona, mais j'ai des papiers à vous transmettre, de la part de votre père. Vous saviez sans doute qu'il vous avait déshérité après votre fugue. Néanmoins, étant le principal héritier, j'ai certaines obligations dont celle de vous faire parvenir une lettre, cachetée, dans laquelle figurent, m'a-t-il dit, des dispositions particulières.
- Vous êtes odieux. Demain, rue Richelieu, à 15h, dans le petit bar proche de la rue Marceau.

Après avoir raccroché, l'idée avait fait son chemin. Cet homme allait payer pour mon père le châtement que je réservais aux deux. Il me fallait cependant un peu d'aide. Hubert ? Il était maintenant trop vieux, rangé des batailles. Et puis, ce qu'il savait en la matière, il me l'avait dit. Restait donc Eric, dont j'avais conservé l'adresse.

Charles était ponctuel, bien habillé, richement vêtu même, la cravate me fit beaucoup d'effet. Il avait sans doute mûrement étudié son attitude, ses vêtements. Il paraissait à l'aise, beau et sans être jeune, avenant. Quel âge avait-il réellement ? Quarante, cinquante ans ? Il fallait bien admettre qu'il ne les faisait pas. Je m'étais moi-même efforcée de m'habiller de façon appétissante pour un homme de cette envergure. Cela peut vous paraître bien saugrenu,

ce revirement mais je voulais encore le séduire. D'où la petite jupe de tailleur et la chemisette décolletée. Un collier avec trois perles déniché dans un tiroir à souvenirs d'Hubert, ainsi que de longues boucles d'oreilles or et argent. Une goutte de parfum, des chaussures à talons plats et la bague évidemment, le point d'orgue (rouge) de ma tenue. Il était ravi. Je fus beaucoup moins sèche qu'au téléphone si bien qu'il me prit chaleureusement la main au cours de l'après-midi.

Il tenait immédiatement à « honorer les dernières volontés » de mon père. Contrairement à ce que j'avais cru, je compris que cet empressement, s'il était intéressé, n'en était pas moins très sincère à l'égard de mon père ; je savais qu'ils étaient proches, mais point que cette proximité fut si forte. Il insista pour que je lus la lettre.

C'était simple. J'étais déshérité en faveur de Charles Duzelle, ami fidèle et soutien de la famille. En vertu de cette amitié, mon père m'implorait de prendre M. Duzelle pour mari, non tant à cause de la promesse qu'il lui devait et à laquelle Charles renonçait avec sa mort, que parce qu'il savait M. Duzelle fort amoureux de moi. J'étais de fait déjà mariée à lui grâce à un montage juridique frauduleux auquel je n'avais pu m'opposer, étant absente de la « cérémonie ». La signature avait été obtenue de façon crapuleuse et le contrat civil réalisé grâce à la complaisance d'un élu de ses amis et d'une paire de témoins dénichés dans ces relations. Il pensait donc qu'en me déshéritant je me plierais à ces derniers souhaits, pour l'amour d'un homme que je ne pouvais aimer. Il n'avait pas tort. C'est ce que je dis à Charles.

- Vous acceptez donc ma proposition, je veux dire sa volonté ?
- Vous comprendrez qu'il me faudra du temps pour vous accepter, vous, mais je compte sur votre talent et votre expérience pour me faire oublier et votre âge et le chantage.
- Mais bien entendu.

Il était sincèrement ému et sortit de sa poche un petit écrin. Bien qu'un cadeau ne m'enchantât pas, je le saisis de bonne grâce, d'une caresse appuyée sur la main droite. Il insista pour me l'enfiler. Encore une fois je ne résistai pas et lui tendis mes deux mains. Il ne manqua pas de remarquer que je portais cette fameuse bague offerte par ma mère et dont je ne saisisais pas les enjeux.

Charles fut adorable et compréhensif. Il proposa de se retrouver le lendemain, dans le salon de l'hôtel de l'Europe où il était établi depuis la veille. Il m'embrassa longuement et je reçus son baiser sans dégoût, sans chaleur non plus, un baiser de cinéma en somme. Il se doutait sans doute bien que je ne l'aimais pas mais sa propre joie l'empêchait momentanément de rester simplement affectueux. Je n'éprouvais en fin de compte aucun sentiment si bien que je pouvais tous les feindre, sans jamais tenir compte d'aucune sensation.

Il était bien renseigné. Il savait que nous préparions un livre, Hubert et moi. Il avait même réussi à en obtenir un échantillon chez des amis éditeurs à lui à qui nous avions envoyé des ébauches. Il avait donc permis que le livre passât cette barrière. Il était fier de cette entreprise mais ne s'en vantait pas. Il l'avait fait pour moi, c'est évident, et pour lui aussi, pour la pression.

Il m'avait emmenée à Paris, du jour au lendemain. Enfin... je dis cela par complaisance, comme pour me justifier de ne pas avoir prévenu Hubert. En réalité, j'aurais eu le temps, si j'avais voulu, de lui en dire un mot.

Charles désirait que je rencontre des gens, des hommes d'affaires, des rédacteurs en chef, des éditeurs... Il tenait à ce que le livre fût un succès et c'est à lui que nous devons aujourd'hui, Hubert et moi, le somptueux accueil de la cérémonie de lancement. Je pense que sans lui nous aurions pu éditer le livre. Mais pas à autant d'exemplaires, ni dans une si grande

maison... Il y aurait des journalistes d'un peu partout, a priori tous gagnés à notre cause, et à celle de notre éditeur, qui était de vendre.

Ce fut donc un séjour énergique. J'avais accepté les avances de Charles, par opportunité et lassitude. Mais je dois reconnaître qu'il le faisait bien, avec douceur, sans empressement, et avec parcimonie. Mais ça ne suffit pas à l'amour.

Au bout d'une semaine je n'en pouvais plus de passer mes nuits dans un lit impeccable, de me réveiller dans un décor de studio, de rencontrer les mêmes costumes, les mêmes cigarettes, les mêmes parfums. Certes, l'argent, l'abondance ne me déplurent pas. Mais je n'en voulais plus, de cet homme amoureux, prévenant et pourtant cruel. Car Charles avait de la rancœur. Il voulait que nous nous mariâmes, en grand, en vrai cette fois, partir à Venise, me montrer dans le monde comme sa femme... Le fait que je sois molle et silencieuse lui déplaisait au plus haut point. Et encore faisais-je de gros efforts le soir quand nous rencontrions son carnet d'adresse.

Au bout d'une semaine j'ai contacté Eric. Il n'a point posé de question, et le lendemain il arrivait à Paris. Avec son sourire. Son beau sourire, légèrement remontant aux commissures, ses lèvres minuscules à peine entrouvertes. J'avais pu me libérer pour aller le chercher à la Gare Montparnasse. Le soir, nous étions partis. Je n'avais presque rien dit à Charles, un petit mot sur la console à l'entrée lui indiquant que je ne rentrerais pas, tout en le remerciant.

Nous n'avions pas changé. C'est pourquoi nous prîmes le chemin de chez Marcelline. Nous passâmes une semaine à l'abri, dans la volupté et la simplicité. Nos corps se réclamaient sans cesse, nos lèvres bruissaient d'un désir, lequel ? Nous couchions ensemble de mémoire, comme on récite une pièce en vers, et dans le noir. Sans la chaleur d'une diction à l'ancienne. La syntaxe de l'amour, nue. Nous ne prononçâmes aucun serment. Le charme était rompu, il ne nous restait que l'écorce du sentiment, nous nous y frottions durement, sans parvenir à la faire suer. Notre douceur n'était que le produit de l'échauffement des sens.

Avant de repartir, il m'a pris la main.

- Mona, ma petite Mona. Je sais que ces jours passés en dehors de l'abri t'ont aguerrie. Te voilà forte, imperturbable. J'ai bien peur de ne pas être à la hauteur. Le temps n'a pas brûlé sur les serments que je te prononçais il y a peu de temps encore. Je reste à tes côtés, à tout moment. Malgré les hasards du cœur, tu peux compter sur moi. Je sais que tu me comprends.

- Oui. Tu peux compter sur moi.

Et ç'avait été tout. Un peu glacial, non ? C'est du moins comme cela que je revois la scène, l'un en face de l'autre, à deux pas. Après ces phrases solennelles, nous nous étions banalement serrés dans les bras, sans mot dire.

Quand je lui ai téléphoné, après réception de la lettre, il m'a confié avoir attendu mon appel.

- Je savais qu'il faudrait un jour ou l'autre se débarrasser du Marquis – c'est ainsi qu'il nommait Charles – fais-moi confiance, je serai à Paris.

La cérémonie s'est déroulée dans un calme apathique. Nous avons, Hubert et moi, répondu à quelques questions des journalistes et puis ces messieurs se sont séparés en petits groupes compacts. Ils discutaient de leurs affaires. L'un d'eux, qui a visiblement lu notre livre, tâche d'en savoir plus sur ces femmes. Je n'en sais pas vraiment plus. Hubert peut-être ?

- Comprenez ce livre m'a beaucoup touché, il se trouve que ma grand-mère, était... de ce milieu. C'est un peu la honte de la famille mais moi, j'ai toujours cherché à faire parler ma mère, mes tantes, sans résultats.

Hubert raconte ce qu'il m'a déjà raconté.

- Excusez-moi, je suis un peu fatiguée. Je sors. A demain Hubert. Vous vous souvenez que je ne dors pas à l'hôtel ?
- Oui oui Mona, ne t'inquiète pas – il est pressé de continuer son histoire.
- Je vous appelle demain, vers midi. Nous dînerons ensemble, n'est-ce pas ?

Il acquiesce et m'embrasse. Je m'excuse auprès du journaliste.

- Félicitations en tout cas Mademoiselle, vous avez du talent, de la maturité. Il faudra nous envoyer quelque chose d'autre.

Ce grand jeune homme d'à peine trente ans me tend sa carte. Qu'est-ce qu'il peut y connaître en maturité ? Plus mature que lui peut-être ... Enfin, je pourrai toujours lui envoyer un petit mot de remerciement. Après quelques flatteries, des poignées de mains échangées, je sors dans la nuit. Les trottoirs luisent dans le noir. J'ai donné rendez-vous à Charles à la station Jasmin. Ce n'est pas la plus proche de chez lui mais le nom me séduit.

Charles a d'ailleurs bien compris le symbole. Dans sa grande berline noire flotte un léger parfum de jasmin. Il est fringant dans son costume gris clair. Rasé de frais, ses joues sont lisses, un peu cotonneuses. S'est-il mis un peu de poudre ? Très élégant, raffiné. Je vais tomber sous le charme. Pour un soir de toute façon. Cela ne peut pas me desservir.

- Bonsoir ma délicieuse Mona.
- Bonsoir Charles.
- Bonne soirée ?
- Je vous remercie, il y avait beaucoup de journalistes. Certains paraissaient même avoir lu notre livre.
- Tu as pu glaner quelques adresses j'espère ? J'avais bien recommandé à Martin, Durouillard et Clavaux de t'appuyer.
- Ne vous inquiétez pas.
- Arrête de me vouvoyer, c'est un peu ridicule.
- Excuse-moi. Ne te fais pas de soucis, tout a été parfait. Où m'emmènes-tu ?
- Rue Daumier, à l'appartement. Tu as mangé ?
- Très peu. Mais je n'ai pas beaucoup d'appétit.
- Tu prendras ce que tu voudras, je te fais confiance.

Il démarre sa voiture. Le quasi-silence glisse dans les rues du seizième arrondissement. Il conduit doucement. Il me prend la main, touche de son index le chaton de la bague.

- Elle te va bien tu sais. Je garderais bien les deux, et la bague et la jeune femme.

Exquise soirée. Je bois pour l'enivrer. Je veux dire pour le posséder. Je ne pourrais pas le voir nu sans être ailleurs. L'ébauche de mes sens s'aiguise avec l'alcool. Il n'y a plus que le décor somptueux de son appartement ; et son sourire comme une Lune fendue en mille éclats. Je baise ces parcelles de songe une à une, dans une transe spontanée. Mes doigts s'agitent avec frénésie le long de ses membres vieillissés. Je sais que je ne sais plus. J'oublie à l'avance. Ni lui ni moi ne sommes dans sa chambre. Deux pitres aux lèvres brûlantes, deux masques grimaçant l'un à l'autre. Il est courbe et il est raide, noir et blanc dans un éclair, je ne vois plus rien. Je ne verrai plus rien.

D'un coup la lumière s'éteint. L'anneau brille encore dans la nuit. L'étreinte dure et s'évanouit enfin sous le poids des lourds édretons capitonnés.

Vers quatre heures je me réveille. Mon corps nu, reflété dans la glace du cabinet de toilette, me donne la nausée. Dégoût ou gueule de bois ? J'ai mal au ventre. Quelle petite conne je fais ! Qu'importe ? Que m'importe le souvenir déjà affaibli de cette nuit ? Que m'importe d'avoir trahi le serment que je n'avais prêté à personne ? Au-delà de la nécessité

stratégique il y a eu la séduction. On se rassure, je me rassure... suis-je encore une oie ? dois-je me rassurer ? N'ai-je pas agi de concert avec mes sens, avec mon esprit ? Mes yeux écorchés reconnaissent le spectre de la séduction. Qu'ils sont faibles ces yeux noirs de haine !

J'ai encore le temps de téléphoner à Eric. Quatre heures et quart ! Je devais lui faire signe à minuit ! Quelle imbécile ! Je repasse dans la chambre. Charles est profondément endormi. Je sors m'isoler dans la cuisine, face à la porte, de manière à voir Charles arriver s'il venait à me chercher.

- Eric ? (une voix étouffée) Je suis désolée pour hier, je devais te téléphoner plus tôt, j'ai eu un empêchement.
- Pas grave. Tout va bien ? Je suppose que tu as passé une bonne soirée rue Daumier ?
- Comment sais-tu ? Tu m'a suivie ?
- Evidemment ! Je t'ai vue sortir de la réception. Tu avais l'air absente. L'arrêt Jasmin, la berline noire, une grosse Volkswagen. La voiture du peuple ! Ben tiens... pas n'importe qui non plus comme peuple ! Alors il t'a emmenée chez lui, vous avez grignoté des chips devant la télé et puis vous vous êtes souhaités bonne nuit.
- Eric !

Je comprends mon erreur. L'insensibilité que je croyais être la sienne était plutôt le reflet de la mienne ou sa conséquence. Il m'aime encore. Ce n'est pas ce que j'avais prévu.

- Tu as couché avec lui Mona ! Je l'ai vu, je le sais. Il n'y avait qu'une fenêtre d'allumée au troisième étage. Un grand lustre au plafond, des moulures aux murs et un éclairage orangé. Tu crois que je suis jaloux ? Je m'en fous, oui, que tu couches avec quelqu'un. Mais je sens ma petite Mona sur le point de faiblir... « la chair est faible » n'est-ce pas ? Tu veux un délai peut-être, et tu m'appelles maintenant pour m'annoncer qu'il faut attendre encore un peu... Mona ? Tu est là oui ou non ?
- ...
- Ecoute, ne m'en veux pas. Je ne suis pas responsable de ton manque de foi. Toi qui étais si droite, dont la haine était si forte... Tu succombes lamentablement, à nouveau, comme ça, dans les bras d'un vulgaire quinquagénaire...
- Tu te trompes Eric, rien n'a changé, demain, demain...
- Non ! Demain il sera trop tard. Je suis en bas de l'immeuble Mona. Viens m'ouvrir... S'il te plaît... mon amour... je ne veux pas te perdre maintenant.
- Je ne sais pas Eric... tu vas trop vite... et puis...
- Tu n'as que faire de mon amour c'est ça ? Ne t'embarrasse pas, va, c'est du souvenir, un chausse-trappe de la mémoire. Au nom de notre amour, des serments qui nous lient... ouvre-moi donc et dans quelques heures tout sera loin, loin...

Je le fais attendre quelques minutes, le temps de m'habiller, de récupérer les clefs et de descendre. Eric est bien en bas, sur le palier. Il tremble un peu. Il me caresse la joue et m'embrasse. Je l'embrasse aussi.

Charles dors encore quand nous débarquons. Eric a trouvé les clefs de la VW.

- N'oublie pas de lui demander un peu de fric. Nous en aurons besoin.

Je me glisse dans les draps, habillée, et caresse le front du Marquis. Il se remue un peu. Il a vite fait de comprendre la situation. Il s'habille calmement. Eric est dans la pièce d'à-côté. Le Marquis sort de son portefeuille quelques billets et sa carte bleue. Il me regarde fixement, le nez tendu. « La bague Mona, la bague au moins. Je me fous du reste, je veux la bague. »

Il veut s'en emparer. Il se jette sur moi, j'ai beau le gifler, il me serra dans ses bras, me tord les doigts. Eric rentre dans la pièce, alerté par le bruit. Il tient un revolver de petite taille. D'où le sort-il ? Il l'applique contre la tempe de Charles.

- Tu vas la lâcher connard ?

Je parviens à me dégager. Je ne sens plus mes phalanges. Ce salaud a dû me les briser. La bague est dans sa main. Il jubile. Son visage porte les traces des coups de gifle que je viens de lui donner.

Eric le tient en joue. Il n'est pas très assuré. Charles enfle la bague. Il est très calme. Ce qui ne l'empêche pas de m'insulter. Traînée. Je m'y attendais. Eric aussi en prend pour son compte. Cocu. Je m'y attendais aussi. Il se relève, le revolver toujours braqué sur lui. Il fixe Eric dans les yeux. Il veut mourir ou quoi ? Je supplie Eric de ne pas tirer.

- Ne bouge pas espèce d'artiste de mes deux.

Charles s'avance encore. Eric appuie sur la détente. Il ferme les yeux. Sa tête va éclater. Le coup n'est pas parti, Charles s'empare du revolver et assène un violent coup de crosse dans le dos d'Eric.

- Imbécile. Tu ne pensais tout de même pas que je garde un revolver chargé dans le tiroir de la commode ? Relève-toi charogne, mettez-vous sur le lit et écoutez-moi bien bande d'emmerdeurs. Deux fois déjà que vous avez voulu me doubler. Je me doutais que vous entreprendriez quelque chose. Pas ce soir certes, mais le lendemain. Félicitations pour la surprise. Félicitations à toi Mona, tu as été une parfaite petite salope hier soir et moins coûteuse qu'au Bois. Je n'aurai aucun mal à vous tuer l'un et l'autre et à faire croire au crime passionnel. J'ai des relations qui me tireront de tous soupçons. Mais vous ne méritez pas de mourir comme deux héros.

Pendant son laïus, il s'est approché de son bureau et après avoir convenablement chargé le revolver, saisit un dossier.

- J'ai arrangé avec mon avocat notre divorce. Les papiers sont réglés, signés. Il ne manque que ta misérable signature. En signant ce document tu renonces à tout droit. Le document est antidaté. Pour éviter les soupçons. M.*** m'a accordé cette faveur, à la Mairie, en échange d'un petit service que je pouvais lui rendre. Tu es ma seule affaire qui ait échoué Mona. Autant échouer avec panache. Je t'ai payé suffisamment cher pour m'amuser. Je t'avais prévenue que cette bague te porterait malheur... Toutes les femmes qui l'ont eu en leur possession sont mortes dans le déshonneur. Allez, signe ces papiers.

Je m'exécute. De toute façon, ce mariage... Eric est encore sonné. Il a pu se traîner jusqu'au lit mais péniblement.

- Je t'ai obtenu un visa pour le Mexique. Tiens, prends-le. Je t'ai recommandé à un ami. Tu verras, il est plus jeune que moi, plus impétueux aussi. J'espère que tu sauras le satisfaire. Il habite dans une superbe villa. Isolée. Bien gardée c'est entendu. Et ce petit crétin d'Eric va faire un petit voyage aquatique dans la Marne. Un boulet, ça coule !

Sa mauvaise blague le fait doucement rire... Il nous conseille de profiter de notre dernière nuit ensemble. Les volets sont cadénassés, la porte verrouillée.

- A demain.

« A demain ». Comme un écho funèbre. L'ombre de ses mains sur mon corps nu. Des courbes dans la lumière. Le son d'une corde lisse. Le contact intermittent, comme une porte qui grince. Un immense sanglot me prend à la gorge. Eric est affalé sur le lit. Il s'est pris un sacré coup. Je nous revois dans la pénombre de la cave, les draps blancs, le secret. Et puis ce corps que j'aimais, l'Eric tant adulé s'évanouit dans mon souvenir. Je le retiens, je tire sur les draps, je me cramponne au lit, à sa peau. Je l'attire à moi, enfin, il m'étreint, il me caresse, il

m'embrasse, il m'aime enfin dans cette chambre rayonnante. Pas un éclat de douleur. Juste le murmure de nos voix dans la pénombre. Quand nous levons la tête, je le vois mieux, mon amant ! Mon amant ! Ce n'est plus Eric, c'est Charles, c'est Charles qui m'opresse, dans la nuit sombre de chez Marcelline, ce n'est plus Eric qui m'étreint mais Charles. Il sent bon, sa peau est douce mais son visage ne sourit pas. Je suis terrifiée, je tente de m'enfuir, le lit est immense, la lampe de chevet, vite, le réveil. Il y a du sang dans ma bouche. Des femmes sans visage. N'ayons l'air de rien. Sa main m'agrippe aux épaules, ses jambes serrent les miennes. Je suis un sablier à mi-chemin. Son corps s'écroule. Le mien fuit, s'enfuit, fond. Je suis une goutte d'eau qui tremble dans le vent. Il respire à en perdre l'haleine. Je le sens qui me touche. C'est encore doux, pourquoi ? Pourquoi le son des trompettes ?

Je me réveille en sursaut. Un homme est allongé à mes côtés. Eric. Je suis en sueur. Un peu de sang tache le haut de mon pull. Le jour perce les persiennes. Il va venir.

Il ne prend pas la peine de frapper. Le bruit de la clef suffit à éveiller Eric. Il ne me regarde pas. Il ne m'a pas regardé depuis. Charles est accompagné de deux types, des molosses. Il nous fait lever. Pas de bruit ni de scandale. Nous serons libres jusqu'à la voiture. Charles me prend la main. Je sens la bague me glacer la peau. Il flatte mes cheveux. « Tu es reposée ? Tant mieux. Je suis heureux que cette nuit t'ait bien profitée. » Nous descendons dans la cour de l'immeuble.

Un des colosses se met au volant de la voiture tandis que l'autre s'apprête à nous ouvrir la portière. A ce moment je sens la main qui me tient faiblir puis me lâcher. Charles pousse un petit cri. C'est un râle d'agonie. Eric est juste derrière moi, d'un violent coup de coude il me propulse sur le côté en me criant de m'enfuir. Je ne comprends pas très bien pourquoi mais je cours, un peu. J'ai juste le temps de voir Eric se jeter sur le type en noir – celui de la portière – il lui assène un coup de poignard dans la gorge – terrible. Le type se retourne, il est beaucoup plus grand qu'Eric. La lame est restée dans la nuque, il hurle de douleur. Eric est à terre, il veut se relever mais le bonhomme lui colle son pied dans les gencives. Verre pilé. Le conducteur est ressorti de l'auto, il relève Charles. Dans son dos, une tache sombre. Charles me regarde droit dans les yeux. Il sourit de ce dernier sourire qu'ont les héros avant de mourir. Quelque chose tinte. Je regarde sa main : nue. Eric est à terre, il y a du sang aussi sur son visage. Le sien ? Je ne vois pas bien.

Charles tient la bague entre ses doigts, il la porte à ses yeux, face au soleil naissant, puis la repasse à son index. Derrière lui Eric hurle à son tour, il me supplie de m'enfuir, je crois même qu'il m'insulte. L'autre tente de le bâillonner. Eric se débat, parvient à se lever ; Charles, porté dans l'auto, laisse son bras dépasser de la portière. Il claque des doigts.

Le coup part. Net. Presque sans bruit. Eric s'écroule à nouveau. Le bruit de ses dents sur les dalles de la petite cour. J'ai froid j'ai peur. Il crie mon nom. Mona, Mona, Mona. Déjà il ne bouge plus. La brute qui l'a abattu s'élançe vers la sortie.

Eric, Mona, Charles, la bague. Des pleurs le long de la route. Des cailloux, dans les yeux pour des grains de sable dans les poches. L'illusion. Senteur. Douleur. Je passe le long des voies. Un canal. Il n'y a pas de bruit. Pourquoi un bison tout entier dans une bouteille ? Le murmure de l'eau fait écho, sous la masse de mes cheveux. Je lis l'avenir à un coin de rue. Rue Daumier. Rue Chapu. Pourquoi les pavés ? Pourquoi les murs de briques ? Pourquoi la nuit ? Avenue de Versailles. Trop de silence dans les rues. Rue Emile Zola, rue de Cambronne. Le mal de mer, c'est possible ? Des gouttes de sueur. Je n'ai pas vu le sang. La sueur a la couleur du sang. Le sang n'est pas le cœur. J'ai vu le sang sans mon cœur. Je sens mon cœur, sans mon cœur, ma sueur, ma larme. Je suis parasitée malgré moi. Le bruit des papiers, comme des papillons ? Le souvenir de la brunette, Marie-Paule, Ange-Marie, la Noiraude et Michelle. J'ai douté des détails. Rue Mademoiselle ? Champagne ! C'est toujours rue de Cambronne. Ça sent le bœuf cuit, recuit. Rue Hubert Barruel ? Non je, non je ne veux

pas ! Pas d'alcool dans mon opium. Rue Hubert Dutot, non ! Rue Hubert Régnier. Je tourne. N'est-ce pas la rue qui tourne ? Progéniture. Le son des cloches. Notre-Seigneur, tout-puissant parmi les créatures. J'entends votre sirène, un petit miracle perçant la nuit des secrets. Place Hubert de la Salle. Trois pommes et du pain. Dieu vomit. Et ce sera tout. Pas de bonsoir ni de boogie-woogie. Dieu vomit les tièdes, c'est ça. Je t'aime mon amour. Mes deux perles. Une perle pour chaque sein. Ils sont durs comme la rue. J'ai pas dit non. Rue Hubert Moisant. Il est là, non ? Eric ? Le tien n'est pas un coup ? Tu te tiens debout, droit, sanglant comme Banco, et puis tu t'écroules, tu me tends le fil accroché à ton cou, c'est moi qui tiens les ciseaux. Je coupe, je coupe, je coupe. Vous avez un billet mademoiselle ? Je coupe, je coupe, je coupe. Je le sens. Au fond de moi. Le soleil bascule.

EPILOGUE

Je n'avais pas revu Mona depuis la soirée de lancement d'*Au bonheur de ces messieurs*. J'avais crains le pire sans y croire. Je me doutais qu'elle n'appellerait pas le lendemain. J'attendais, triste, que l'après-midi débute pour m'en aller. Mona était très libre, elle l'est restée. A mon retour j'ai trouvé sa lettre. J'ai compris qu'elle ne reviendrait pas tout de suite. J'ai compris aussi qu'il était sans doute trop tard pour l'aider. Et d'ailleurs, qu'aurais-je pu faire, vieillard impotent ? Je ne savais rien de son aventure parisienne. Plus tard j'en ai appris le détail.

Le détail... C'est beaucoup et rien dire. Mona savait taire et emphatiser. Elle m'a donc écrit, deux ans plus tard, d'Argentine. Elle s'appelait Irène d'Astruc. Elle m'a raconté son périple, les raisons de son exil. Malgré l'assurance qu'elle avait de ne pas être inquiétée – elle savait que Charles était mort de ses blessures et que l'affaire était close, sans mentionner jamais son nom – elle restait en Argentine, sous un faux nom. Elle était quelqu'un d'important dans une maison d'édition, directrice ou quelque chose comme ça. Elle me proposait de traduire et d'éditer notre livre dans son pays. Elle n'a pas dit un mot de sa nouvelle vie. Avait-elle un mari, un amant ? des enfants peut-être ?

Je lui ai répondu positivement. Je voulais la revoir. Mon courrier ainsi que les suivants restèrent sans réponse.

Quelques années plus tard cependant je reçus à nouveau de ses nouvelles. Une crise de paralysie m'immobilisait alors dans un hospice de la région. Elle était à Paris. Sous un autre nom encore : Olga Pintao. Elle s'était lancée dans l'antiquaille, la bijouterie ancienne. Elle s'était établie à Saint-Ouen. Elle me parlait de mes archives. Elle voulait en acheter une partie. Je me vexai de cette proposition et modifiai mon testament par la suite, ne voulant pas que la part qu'alors je lui réservais fût à la merci du commerce. Elle cherchait une bague, apparemment commune mais d'une grande valeur. J'étais agacé. Je crois que je n'ai même pas répondu. Elle a dû croire que j'étais mort. Qu'elle se rassure, cela ne devrait pas tarder.